

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot.

ÉDITEURS
LE FIGARO — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C^{ie}
26, Rue Drouot. 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines.



W^m DE LEFTWICH-DODGE 1899

Copyright 1899 by Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co.

Typographie Goupi, Paris.

W^m DE LEFTWICH-DODGE. — AVRIL

Ayuntamiento de Madrid

PRIX : 3 fr.; Etranger : 3 fr. 50.

Maie COLONIALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT G^{ral} : Avenue de l'Opéra, 19. PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS



QUINQUINA DUBONNET

Apéritif, Tonifie et excite l'Appétit. — Se trouve partout.

PASTILLES VICHY-ÉTAT



VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent en timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie et de Quinquillerie.

CANADIAN PACIFIC RAILWAY

Merveilleuses excursions à travers des contrées pittoresques, d'aspects infiniment variés. Les Grands Lacs, les Prairies, les Montagnes Rocheuses, les Sources chaudes de Banff, Territoires de Chasse et de Pêche. Ontario, Manitoba, Colombie britannique.

Pour billets et catalogue illustré gratis, s'adresser au

CANADIAN PACIFIC RAILWAY

67, King William Street, Londres E. C.,

aux bureaux de THOMAS COOK & SON ou à la COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS.



CENT ANS DE MODES

On admire beaucoup le délicieux album que HIGH-LIFE TAILOR, 112, rue de Richelieu, envoie franco sur demande. CENT ANS DE MODES, tel est son titre, est une spirituelle histoire du costume en France. Chaque page représente l'actualité d'une époque. Zier, Job, Gerbault, Léandre, Vuillemin, Destez et Moloch ont choisi leur sujet, et de ce choix a surgi une œuvre de la plus piquante originalité.

PRODUITS ESTHÉTIQUES du Dr DYS



- 50 Sachets de toilette 7 fr. 50
- 50 Sachets à l'aubépine . . . 15 »
- 50 Sachets de jeunesse . . . 15 »
- 50 Sachets de beauté 25 »
- Sève dermale, le flacon . . . 10 »
- Crème Dysabine, le pot . . . 2 » 50
- Poudre de riz printanière . 6 »

NOTICE FRANCO

S'adresser au seul préparateur des produits du Dr Dys

DARSY, 54, faubourg Saint-Honoré, PARIS

Le PURGATIF des FAMILLES

HUNYADI JÁNOS

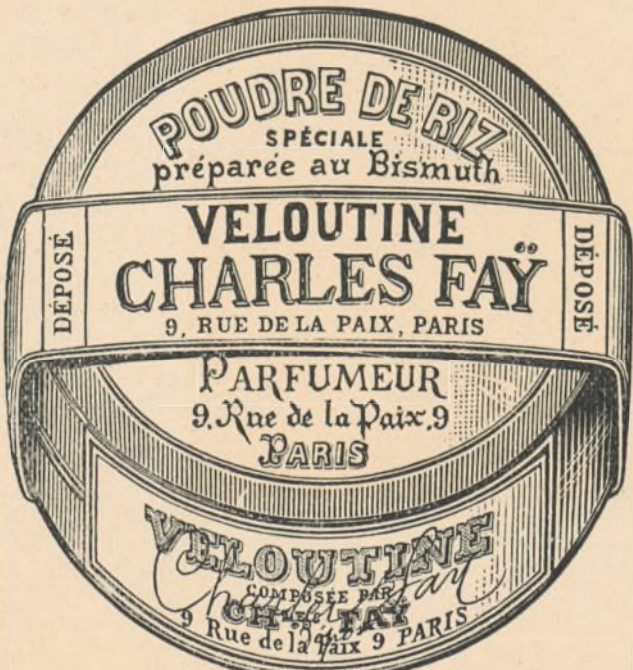
LA MEILLEURE des EAUX PURGATIVES

NATURELLES

APPROUVÉE PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Réputation Universelle

Chez les M^{rs} d'Eaux Minérales et dans les Pharmies.

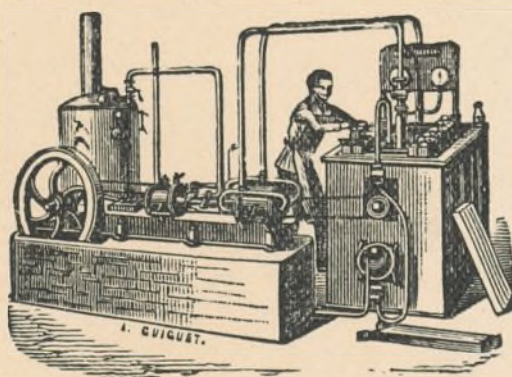


FAC-SIMILÉ DE LA BOITE

CONTENANT

LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY

FROID ET GLACE



APPAREILS INDUSTRIELS POUR PRODUIRE LE FROID ET LA GLACE

Envoi franco du prospectus

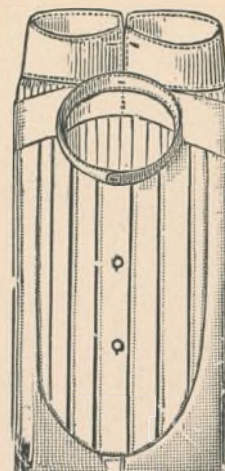
Compagnie des procédés **RAOUL PICTET**
PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygienique, Fortifiant, Antirhumatisme



Souplesse et Beauté de la Peau
Le bain de Sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix : 4 fr. 25
Ph^{ie} LANGLEBERT, 55, r. des Petits Champs, Paris (1^{er} arr.)

NEURALGIES MIGRAINES. — Guérison immédiate par les Pilules Antinévralgiques du Dr **CRONIER**
Boîte : 3 fr. (envoi f^o). — Ph^{ie} 23, Rue de la Monnaie, Paris.



COOK'S Record, très léger et très solide, pour la piste et la route, en jaune ou noir, 12 fr. 50



COOK'S Derby, pour la route, avec ou sans talons en jaune ou noir, modèle recommandé, 14 fr. 50 et 18 fr. 50.

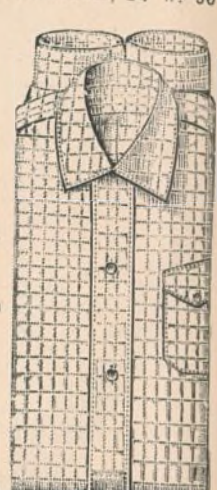
CHEMISE à plus dev. toile d'Irlande, avec ou sans poignets, 6 fr. 75 et 8 fr. 50.



COOK'S Mode, dernière nouveauté, très élégant, en jaune, 12 fr. 50 à 18 fr. 50.



COOK'S Spécial, création de la Maison, qualité extra, noir ou jaune, 18 fr. 50.



CHEMISE en flanelle anglaise irrétrécissable, dessin nouveau, qual. sup. 10 fr. 50 à 17 fr. 50.

Le CATALOGUE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ (300 gravures) est envoyé franco sur demande.



LA CRÈME SIMON A LA GLYCÉRINE EST SANS RIVALE POUR ADOUCIR, BLANCHIR ET VELOUTER LA PEAU. SON PARFUM DÉLICIEUX ET SES PROPRIÉTÉS HYGIÉNIQUES LA FONT PRÉFÉRER A TOUS LES AUTRES PRODUITS SIMILAIRES. SE MÉFIER DES IMITATIONS.

J. SIMON, 13, Rue Grange-Batelière, Paris.

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la Poudre



ESPIC

OPPRESSIONS TOUX

RHUMES, NEURALGIES

Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires. IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS. Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les Cigarettes anti-asthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès d'Asthme, autorise l'entrée en Russie de cette société.

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette



LAIT D'IRIS

POUR la FRAICHEUR et la BEAUTÉ du TEINT
L. T. PIVER & PARIS

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du Figaro quotidien.

SOMMAIRE :

CHRONIQUE D'ART, par ANTONIN PROUST, tableaux de COROT et de J.-F. MILLET.
CARÊME MONDAIN, par GASTON JOLLIVET, portraits des prédicateurs du Carême.
LA FÊTE DES LYS AUX ÉTATS-UNIS, par HENRY DUMAY, aquarelles et dessins par DE FEURE.
PAQUES A FLORENCE, par BRADA, illustrations en couleurs et en noir d'après des photographies de MM. ALINARI frères.
LA PASSION, Prélude de la 3^e partie, musique de DON LORENZO PEROSI, encadrements en camaïeu, par GUILLAUME DUBUFE.
LA SEMAINE SAINTE A ROME, par FRÉDÉRIC MASSON, illustrations en couleurs et en noir par PAUL RENOUCARD.

LES FÊTES DES FLEURS AU JAPON, par X..., illustration en camaïeu, d'après OUTAMARO, KYONAGA et TOYOKOUNI.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS :

ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM LE JOUR DES RAMEAUX (fragment), par J.-L. GÉROME.
PREMIÈRES FLEURS, par L. CHIALIVA.

COUVERTURE :

AVRIL, par W. DE LEFTWICH-DODGE.

Chronique d'Art

TROIS toiles, trois chefs-d'œuvre, vont prochainement passer en vente publique : *La Toilette*, de Corot ; *L'Atelier*, de Corot ; *La Barque*, de Millet.

La Toilette, de Corot, qui a un mètre soixante-quatorze centimètres de hauteur sur quatre-vingt-huit centimètres de largeur, a été peinte en 1864. Corot l'avait exposée à l'Exposition universelle de 1867. Elle fut acquise par M. Durand-Ruel, passa dans la collection Duncan, devint ensuite la propriété de la maison Boussod et Valadon à la vente de la collection Duncan à Londres et fut vendue, en 1889, à M. Victor Desfossés, qui voulut bien la prêter à l'Exposition centennale de 1889.

Depuis 1889, le Louvre a été, non sans peine, doté d'une caisse spéciale, et il s'est créé, à côté de lui, une association, la Société des Amis du Louvre, qui l'a aidé dans des acquisitions dont quelques-unes ont été heureuses, dont le plus grand nombre procède beaucoup plus de l'érudition des conservateurs qui la conseillent que d'une véritable connaissance en matière d'art.

Le Louvre n'a dans ses collections aucune figure de Corot. Voudra-t-il placer dans la Salle des États *La Toilette*? Tiendra-t-il à honneur de mettre à côté de *L'Odalisque*, de Ingres, dont il vient de faire l'acquisition au prix de soixante mille francs, et cela à la grande joie de tous ceux qui aiment passionnément les chefs-d'œuvre de l'Ecole française du dix-neuvième siècle, cette merveille sortie du pinceau du divin auteur du *Pont Saint-Ange*? Pour employer une expression familière à mon illustre et regretté ami Henri Meilhac, l'Amérique le guette. Elle accumule les dollars pour nous dérober *La Toilette*, pour s'approprier cette note si extraordinaire que Corot a donnée au cours de ses années

de productions actives et qui se distingue d'elles par une vision plus nette, plus délicate, je pourrais dire plus mélodieuse, que celle qui lui a dicté ses paysages de grand renom.

Je ne sais, en effet, rien dans l'œuvre française de notre siècle qui soit plus beau que les deux figures du premier plan s'enlevant dans un bain d'air et de lumière sur le fond d'une si délicieuse finesse de tonalité. Il n'est pas, dans tout ce que Corot a fait, un plus superbe exemple de ce que peut la simplicité des moyens lorsque l'œil n'a pas d'autre préoccupation que de marquer les valeurs et de distribuer sans effort ce que lui dicte son observation. *La Toilette* est une composition de pleine loyauté.

Supposez un instant cette toile sur la cimaise de la Salle des États. Imaginez l'enseignement que pourraient recueillir, de la contemplation de ce ciel limpide enveloppant les figures principales et la troisième figure si exactement mise à son plan dans le lointain, toute notre vaillante jeunesse s'attachant, faute de pareils exemples, à éteindre les tons qu'elle ne ose pas risquer.

Mais il est, je le répète, fort à craindre que les Américains qui, devant l'éblouissement produit à l'Exposition centennale de 1889 par *La Toilette* avaient tenté déjà de l'emporter de l'autre côté de l'eau, ne viennent à la rescousse le mois prochain et ne nous laissent l'unique ressource d'ajouter à ce que possèdent nos musées nationaux quelques bons tableaux dans des prix doux et faits d'après les règles et les formules qui sont chères à la routine administrative.

Il est même probable qu'ils voudront acquérir cette petite perle de *L'Atelier*, peinte de manière si différente, mais où le profil perdu de la femme se silhouette sur le mystère du



LA TOILETTE, PAR COROT

fond avec un charme si pénétrant. La toile est petite. Elle n'a pas plus de soixante et un centimètres sur quarante-huit. Mais quelle précision d'accent dans le moindre détail ! Rien dans l'Ecole hollandaise — je parle de celle des grands maîtres — n'est comparable à l'harmonie des nuances de cet intérieur. Pierre de Hoog et Van der Mer de Delft n'ont jamais fait un tableau plus complet que *L'Atelier*. La facture de Corot est même plus plaisante, parce qu'elle s'inquiète seulement de l'observation rigoureuse de la chose vraie, sans se livrer à des variations conventionnelles sur des objets placés à dessein pour égayer l'œil.

Quand on voudra faire au Louvre des panneaux intelligents, où l'exquise naïveté des maîtres qui sont bien nôtres ne sera plus contrariée par le voisinage d'évocations qui ne nous appartiennent pas, on se rendra compte de la place tout à fait supérieure que tient l'Ecole française, la véritable, dans le domaine de l'art. Mais pour cela il faudrait tout d'abord renoncer aux tapageuses décorations des architectes et distribuer l'œuvre de chaque artiste en de petites salles où le recueillement serait permis et où la dorure fulgurante des cadres ne nuirait pas à la peinture.

S'il est entre tous un artiste qui demande à demeurer seul avec lui, c'est Jean-François Millet. Personne n'a été moins peintre que lui. Personne n'a eu à un plus haut degré la passion d'exprimer ce qu'il ressentait par un art qui n'était pas le sien. Les aspirations profondes de son cœur, la contemplation persistante et en quelque sorte religieuse de la vie des humbles, avaient dès l'enfance séduit ce lettré. Ce n'est qu'à force de volonté, et d'une volonté que rien ne rebuait, que, dans les veillées silencieuses ou dans ses promenades sous les larges horizons, Millet est parvenu à fixer les recherches de son émotion de poète constamment en éveil et toujours à l'affût de ce qui pouvait traduire sa pensée en débarrassant son cerveau des arrangements laborieux qu'enseignait la doctrine à la mode.

Millet est-il toujours parvenu à briser avec l'enseignement académique ? *Le Semeur* n'avait-il pas été en sa compagnie à la rue Bonaparte ou dans les galeries de la Renaissance italienne ? Il n'est pas douteux que, dans cette composition, Michel-Ange l'a très malheureusement influencé. Mais son intimité avec la nature a fini par triompher de ces attaches et à modifier ses premiers sentiments.

Son petit, tout petit tableau, *La Barque*, — trente-deux centimètres sur quarante et un, — est fait sous l'impression dominante

d'un spectacle ressenti. Rien n'est venu se placer entre la nature et son œil. Le ton glauque de la mer est d'une justesse irréprochable que relèvent les touches blanches, hardies, figurant l'écume des vagues. La barque marche, détachant sa voile sur la splendeur du ciel nacré. L'horizon du côté de la côte seul paraît muet.

Delacroix aurait mieux réussi de ce côté car il excellait à faire parler les lointains, mais Delacroix a été un extraordinaire paysagiste de marine.

La Barque est toutefois, à part cette légère critique, un chef-d'œuvre. C'est une des plus admirables productions de Millet. Elle est franche, nette, la facture n'en est pas cotonneuse. La poésie en est saisissante.

Et puis Millet, ce grand idéaliste, ce Français qui tient une si grande place dans l'histoire de l'art au dix-neuvième siècle, n'en a qu'une très petite au Louvre.

L'Eglise de Gravelle est un document.

Les Glaneuses, que l'on doit à la générosité de Madame Pomery, forment une composition où le plein air, la lourdeur du sol, la lumière amortie du ciel sont sacrifiés à la recherche académique des attitudes.

On dira que je plaide pour mon saint, parce que, en 1889, à la vente Secrétan, j'ai mis hors de pair *L'Angelus*. Je professe toujours la même préférence. *L'Angelus* est à cent pieds au-dessus des *Glaneuses*, très parentes du *Semeur*. En 1889, je n'ai pu retenir *L'Angelus*. Il est allé en Amérique. Il en est revenu, grâce à M. Chauchard. Il ira au Louvre, parce que M. Chauchard est un trop parfait patriote pour ne le point léguer à l'Etat français.

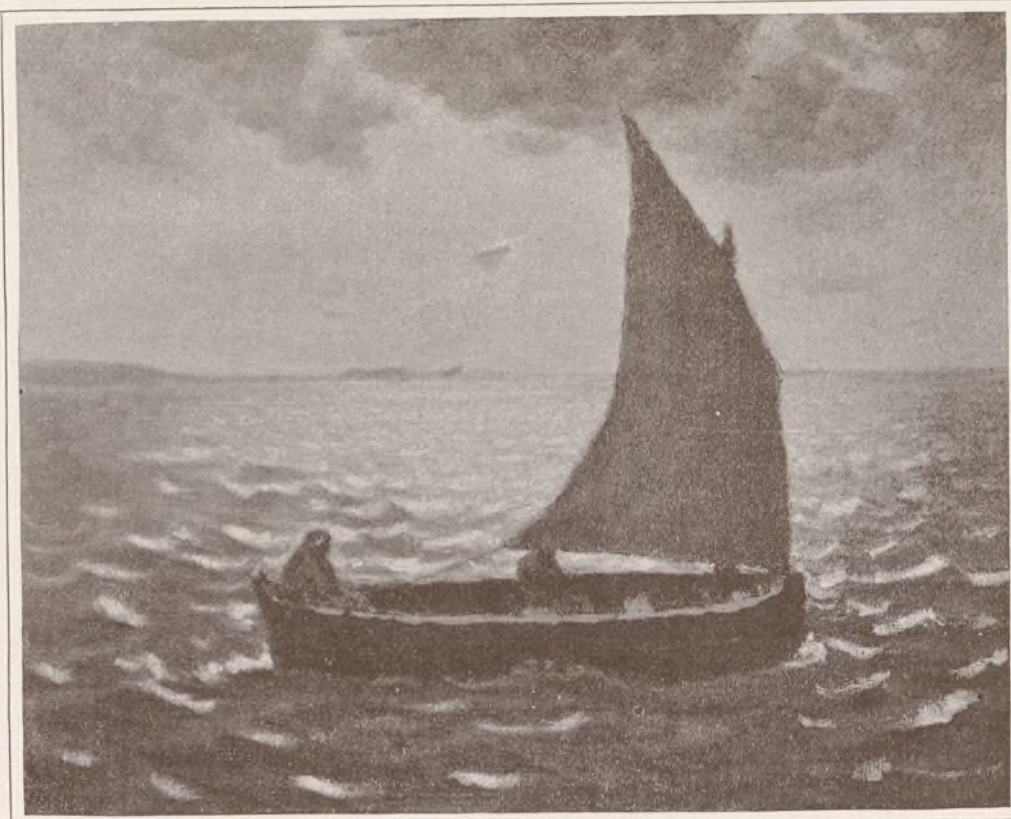
Mais le Louvre a le devoir, en attendant, d'acheter *La Barque*, comme il a le devoir d'acheter *La Toilette* et *L'Atelier*.

J'entends le très distingué conservateur des peintures au Musée du Louvre, M. Lafenestre, dire, faisant chorus avec M. Kaempfen, « assurément il faudrait introduire au Louvre « de l'air neuf » ; « nous sommes de votre avis, mais hélas ! où est l'argent ? où est la place ? » La place, il suffit de la vouloir faire. Voyez la *National Gallery* à Londres. Quant à l'argent, il viendra. Les bonnes volontés ne manquent pas.

Quelles richesses d'ailleurs, mon cher M. Lafenestre, ne posséderait pas notre grand Musée national, si le petit crédit dont il a toujours disposé, avait été

toujours utilement employé par vos prédécesseurs !

ANTONIN PROUST.



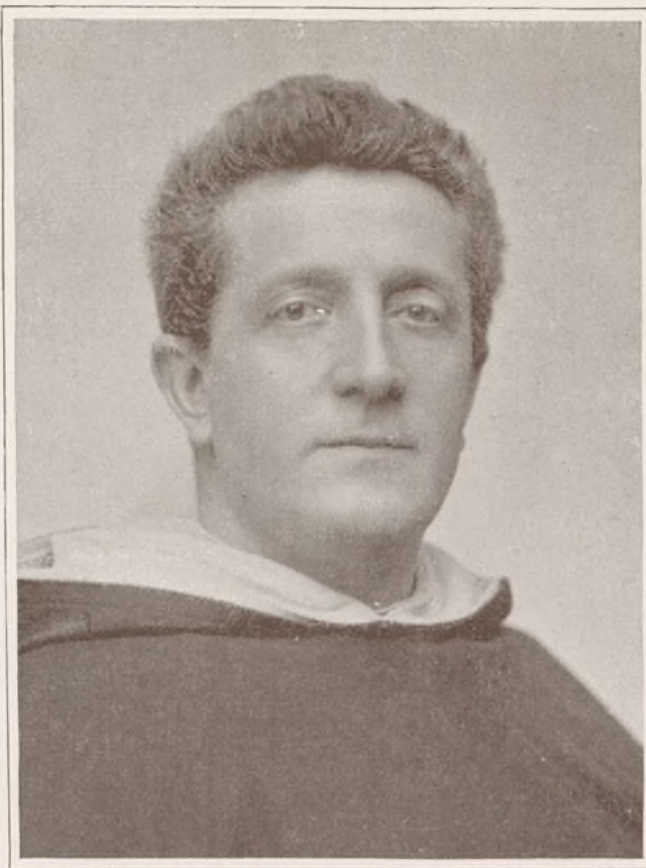
LA BARQUE, PAR J.-F. MILLET



L'ATELIER, PAR COROT



Cliché Pierre Petit. LE R. P. MORIN
(SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS)



LE R. P. FEUILLETTE
(BASILIQUE SAINTE-CLOTILDE)



LE R. P. DELAPLANCHE
(SAINT-SULPICE)

LES PRÉDICATEURS DU CARÈME

CARÈME MONDAIN

TATONS-nous bien, nous tous fils d'Adam. Qu'est-ce que nous représente un sermon, à moins, bien entendu, que la foi du charbonnier ne nous ait poussés au pied de la chaire ? Une pilule. Et cela nullement parce qu'un souffle religieux ait le triste don de nous glacer particulièrement, mais parce que ce genre d'éloquence ne comportant pas la contradiction, ne flatte pas notre côté « agité » comme une séance de Chambre, par exemple, avec le cliquetis des interjections et des interruptions. Au regard d'un peuple nerveux comme le nôtre, se plaisant fort au bruit des autres et au sien, l'éloquence de la chaire a le tort d'être de tout repos.

Pour une femme — de beaucoup ou de peu de foi, cela ne fait rien — il n'en va pas de même. En principe, un sermon n'est pas pour elle un pensum, comme tant d'autres devoirs. La Française est façonnée par atavisme ou autrement à la perspective d'aller pendant le carême passer une heure dans une église, à l'heure où monte en chaire un prêtre dont on lui a dit du bien au cours de ses visites ou de son « jour ».

Ainsi, cette année, il n'a pas été nécessaire de menacer la plupart de nos Parisiennes des flammes éternelles pour les aiguiller vers les chaires où prêchaient les pères Etourneau, Morin, Garnier, Delaplanche, Dumont, Feuillette, et tant d'autres successeurs des Lacordaire, des Ravignan, des Félix et des Monsabré. D'aucuns même disent que ces nouveaux venus sont les dignes émules des grands noms que je viens d'écrire. Il est certain que tous ont reçu en partage et fortifié par l'étude les dons de l'orateur. Si l'abbé Garnier est plus vigoureux, le père Etourneau et le père Feuillette sont plus persuasifs. Tous au surplus, ce qui est à remarquer, ont une éloquence précise, pratique, on peut dire moderne, et même, si le terme ne devait pas faire sourire appliqué à l'élégance sacré, « fin de siècle ». Il faut bien que même l'Eglise qui est de tous les temps soit de son temps.



Cliché Pierre Petit. LE R. P. ÉTOURNEAU
(BASILIQUE DE NOTRE-DAME)

chacune des ouailles comprenne ce qui se dit du haut de la chaire, et comme, d'autre part, la langue basque et la béarnaise ne se ressemblent pas plus que le jour et la nuit, il est d'usage qu'un prêtre basque et un prêtre béarnais se succèdent en chaire pour haranguer chacun ses compatriotes à tour de rôle. Seulement il est convenu également que, pendant que le prêtre basque parlera, il ne sera nullement froissé de voir les enfants du Béarn présents au prône dormir à poings fermés. Et réciproquement le prêtre béarnais admet en principe le sommeil de la moitié de l'assistance pendant qu'il prêche.

Ce trait de mœurs pittoresque, plaisamment rappelé, amusa tout le monde même l'évêque devant lequel il était narré et qui ajouta en souriant : « Dans l'histoire que vous racontez il

n'y a que demi-mal pour la prédication ; au moins l'orateur chrétien a pour l'écouter la moitié de la salle. Tandis que je connais hélas ! beaucoup de curés, parlant français à un auditoire exclusivement français, et ayant la mortification de voir que tout le monde dort son prône, même le bedeau et les enfants de chœur. »

L'évêque avait raison. L'auditoire des sermons n'écoute pas assez les sermons. Trop d'assistants des deux sexes justifient la célèbre boutade du prédicateur à l'adresse de deux vieilles dames placées non loin d'un bon vieillard assoupi :

« Mesdames veuillez causer moins haut, afin de ne pas réveiller monsieur. »

Quand elles ne parlent pas, les femmes ont quelquefois à leur service une sorte d'inattention respectueuse que certains prêtres ont remarquée. Elles font le geste de celle qui écoute, mais à combien de kilomètres leur pensée ne vague-t-elle pas ? Je la suis d'ici cette pensée, flottant au-dessus d'un océan de malines ou de point d'Angleterre, se précisant sur un boléro où s'en allant là-bas, bien loin, tantôt au pôle

où meurent les zibelines, tantôt sous les tropiques dans les cloches à plongeur d'où les pêcheurs de Ceylan rapportent les perles noires ou irisées. Le prêtre parle, parle ; il dit le mystère de la transsubstantiation et madame réfléchit : « Mettrai-je mon collier ou mes boucles d'oreilles pour aller dîner ce soir chez madame une telle ? » Dans une belle envolée, l'homme de Dieu signale les embûches du Démon et, toujours l'œil fixé sur celui qui parle, ayant l'attitude de boire ses paroles, la paroissienne se demande si, à la sortie, tout à l'heure, ce sera par la gourmandise qu'elle commencera, avec des sandwiches à la salade, sa tournée de péchés capitaux. Mais que voulez-vous que le prédicateur y fasse ? la tenue est bonne. Elle est recueillie en apparence. C'est tout ce qu'il faut demander.

Et ici tout de suite le problème se pose : « Les femmes qui vont au sermon écoutent-elles le sermon ? »

A ce propos permettez-moi l'évocation d'un petit souvenir personnel.

Il y a quelques années, me trouvant dans un milieu honoré de la présence d'un évêque, j'entendis raconter devant ce prélat, par quelqu'un venant de Biarritz, la façon dont se pratique la prédication de la parole divine dans certaines petites paroisses mi-partie basques et béarnaises. Comme c'est bien le moins que

Où son droit d'orateur, par exemple, reparait tout entier, c'est pour obtenir précisément ce recueillement apparent, cette poli-



Cliché Pierre Petit. L'ABBÉ DUMONT
(SAINT-VINCENT-DE-PAUL)

tesse de l'immobilité. Cependant il est très rare qu'un prédicateur marque même par un léger froncement de sourcil les impatiences légitimes que provoque chez lui son auditoire féminin. Il donne évidemment en holocauste à Dieu toutes ces petites blessures d'amour propre que lui cause la distraction des filles d'Eve ou encore la sempiternelle inexactitude de quelques-unes qui vont au sermon en retard, gagnant leur place au milieu de chaises bousculées par une traine, troublant tout. Je ne connais qu'un pré-

dicateur qui ait marqué son déplaisir à ce propos, et celui-là justement n'a pas donné ce jour-là le goût aux autres de suivre son exemple. Ayant interpellé une paroissienne arrivée en plein sermon par cette ironique demande :

« Madame a sans doute savouré longuement son café au lait tout à l'heure ? »

Il obtint cette réponse, faite les dents serrées :

« Oui, mon révérend père, avec un petit croissant. »

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas des femmes qui comprennent à merveille un sermon ou qui, tout au moins, se prennent assez à la griserie des mots sacrés, pour y trouver quelque agrément. Le nier serait bien peu connaître l'âme des dévotes où il entre souvent plus de miel que de fiel, quoiqu'en pensent les libres penseurs, et qui ont même pour le prédicateur qu'elles ont distingué des gentillesse parfois naïves où se reconnaît un cœur ayant besoin d'effusion. Malheureusement ces attentions se multiplient parfois terriblement, au point de tourner à l'obsession. Il n'y a pas longtemps — un an ou deux — il advint au père Feuillet de s'asseoir dans son confessionnal sur un pot de confiture refusé

par lui, chez lui, à mainte reprise, à une pénitente qui n'avait pas voulu en démordre, qui avait voulu à tout prix détourner sur elle et fixer l'attention du prêtre et qui abusait vraiment de ce qu'un homme de Dieu est tenu de ne pas envoyer une gêne aux cinq cents diables.

Aufondle public féminin — qu'il me pardonne cet excès de mâle franchise — n'est pas celui que recherche de préférence le prédicateur. C'est aux hommes qu'un Feuillet, qu'un Etourneau, s'adressent avec le plus de chaleur intérieure, pour les persuader et les convaincre. Ce public masculin est leur vrai public, quand même ils devraient lui jeter le cri magnifique jeté par Lacordaire à d'insolents sceptiques dont le regard le bravait presque au pied de sa chaire :

« Vous qui venez écouter la parole divine le front levé et comme des juges ! »

C'est, au surplus, seulement dans la partie du public composée d'hommes, que le prédicateur a des chances de trouver les conseils, les encouragements dont a besoin quiconque est en vedette sur une scène quelconque, aussi bien le professeur après sa leçon, l'orateur politique à sa descente de la tribune que le comédien dans la coulisse. Seul, un vieil habitué pourra donner une indication, une tradition utile, rappeler un geste enveloppant de Ravnian, une façon particulière qu'avait le père Félix de retenir son haleine au cours d'une période prolongée. Mais surtout ces sages garent heureusement le prêtre contre une tendance, qui a été, grâce à Dieu, réprimée depuis quelque temps sans doute au séminaire, celle qui consistait à n'aborder que des sujets théologiques aussi inintelligibles aux trois quarts et demi des Parisiens que s'ils étaient prêchés en basque ou en béarnais.

GASTON JOLLIVET.



Cliché Pierre Petit. L'ABBÉ GARNIER
(SAINT-NICOLAS-DES-CHAMPS)



FÊTES DE PAQUES 1899

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie P. L. M. a l'honneur d'informer le public que les relations entre Paris et Barcelone sont assurées par les trains et aux heures ci-après :

Aller. — 1^{re} Paris, départ : 8 h. 25 soir ; Cerbère, arrivée : 3 h. 20 soir ; Barcelone, arrivée : 7 h. 23 soir.

2^{re} Paris, départ : 9 h. 25 matin ; Cerbère, arrivée : 3 h. 51 matin ; Barcelone, arrivée : 10 h. 20 matin.

Retour. — 1^{re} Barcelone, départ : 5 h. matin ; Cerbère, départ : midi 25 ; Paris, arrivée : 9 h. matin.

2^{re} Barcelone, départ : 6 h. 40 soir ; Cerbère, départ : 11 h. 28 soir ; Paris, arrivée : 6 h. 14 soir.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

Pour répondre au désir des touristes qui se proposent de faire un voyage d'excursion sur les côtes de Bretagne ou de s'installer sur une des plages de la côte et de rayonner de là sur les autres localités de cette région si variée et si intéressante, la Compagnie d'Orléans vient de soumettre à l'homologation, le projet de délivrer, à titre d'essai, de la veille des Rameaux au 31 Octobre 1899, au départ de toute gare du réseau, des billets d'abonnement pour bains de mer et excursions sur les plages de Bretagne, dont les prix sont fixés ainsi qu'il suit :

1^{re} — Pour toute gare du réseau située à 500 kilomètres au plus de Savenay : en 1^{re} classe, 400 fr. ; en 2^e classe, 75 fr.

2^e — Pour toute gare du réseau située à plus de 500 kilomètres de Savenay : Les prix ci-dessus augmentés, par chaque kilomètre de distance en plus de 500 kilomètres, de : en 1^{re} classe, 0 fr. 1344 ; en 2^e classe, 0 fr. 09072.

LE NUMÉRO DE MAI DU « FIGARO ILLUSTRÉ »

SERA ENTIÈREMENT CONSACRÉ A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

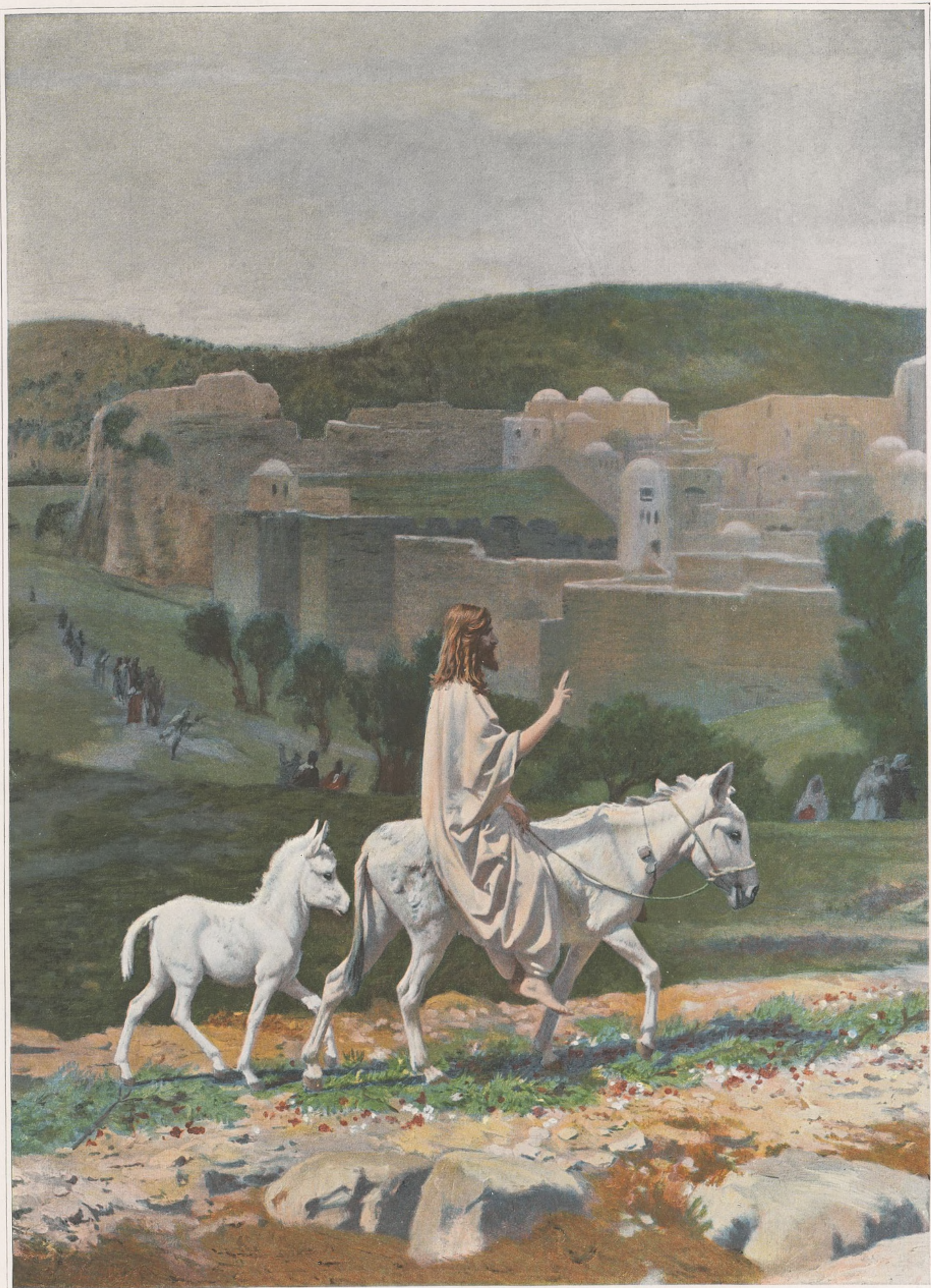
Il Contiendra TROIS GRANDES PRIMES DOUBLE-PAGE EN COULEURS

Vue de la Porte Monumentale — Vue du Pont Alexandre III — Vue du Palais de l'Électricité

Il sera complété par des articles, accompagnés de nombreuses gravures sur, le Personnel dirigeant, les Palais des Champs-Élysées, les Palais de l'Esplanade et du Champ de Mars, le Pont, etc., etc.

COUVERTURE ALLÉGORIQUE EN COULEURS, PAR W^m DE LEFTWICH-DODGE

J.-L. GÉROME



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1899 by Jean Boussois, Manzi, Joyant & Co.

ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM LE JOUR DES RAMEAUX
(FRAGMENT)







Easter Sunday à New-York

Rien de joli et d'heureux à New-York comme cette entrée du printemps, cette joie des premières toilettes claires remplaçant tout à coup les manteaux sombres et les fourrures, cette gaieté tempérée de révérence religieuse qui envahit la grande ville au jour de Pâques.

La veille, le grondement des affaires s'est apaisé d'un peu meilleure heure que les samedis ordinaires. Par fournées énormes et pressées, les longs cars électriques, les trains élevés, les puissants bateaux ont redistribué dans les homes lointains de Harlem ou dans les tranquilles maisons de Brooklyn tous ceux qui journellement peinent et se bousculent au cœur de la cité. Un calme qui étonne est descendu partout. Une grande partie des théâtres sont fermés

pendant la Semaine sainte, et ceux qui s'obstinent sont peu fréquentés, beaucoup d'Américains, même parmi les moins dévots, ayant des scrupules qui les éloignent des distractions publiques et bruyantes en ces jours de deuil religieux. Sur Broadway, dans la quatorzième rue, sur Bowery, les artères au grouillement nocturne effréné, a régné tous ces soirs, malgré les lumières brutales des music-halls et des bars, le manque d'entrain lugubre d'une fête qui rate.

Et maintenant voici que c'est la fin de la période de pénitence.

Easter Sunday! Au ciel, de délicats tons roses se fondent dans les bleus pâlis de la nuit qui s'en va. Des gens, pour leurs dévotions matinales, commencent à circuler, frileusement et comme mal éveillés, sous des lueurs incertaines — mélanges d'électricité et de jour trop jeune. Les premières volées de cloches saluent l'aurore.

Dès avant l'aube, des fleuristes sont venus, de près et de loin, qui ont déballé d'immenses voiturées de fleurs et transformé les trottoirs en parterres. Il y a des lys, de vrais champs de lys, hauts et purs, des étendues d'azalées aux teintes tendres et comme fragiles, des lauriers roses en massifs enchanteurs. Les commerçants, très en souci de la recette à faire, s'agitent au milieu de tout cela, diligents et habiles. De toutes les bottes d'œillets, de lilas, de roses qu'on secoue et qu'on arrange, il flotte de belles senteurs qui font voir tout à coup et désirer le mois de juin.

Presque toutes ces fleurs, dit-on, viennent du Sud — de Géorgie et de Floride. Il paraît qu'une jeune et riche poitrine de Philadelphie, Miss Lucy Masterson, en expédie à elle seule par grands navires pleins. Son histoire est curieuse. Il y a trois ou quatre ans, les médecins l'envoyèrent aux îles Bermudes

à cause du climat bienfaisant. Devant les vastes terrains fleuris, elle s'éprit de la poésie de cette culture et immédiatement établit une plantation de lys qui soit. A part les gros ouvrages, tous les travaux, d'ailleurs très légers, y sont fournis par d'autres jeunes filles, également poitrinaires, mais pauvres, que Miss Masterson se fait recommander par ses amies du continent et qu'elle fait venir à ses frais. Elles sont entourées de bons soins, et coulent des jours heureux au milieu d'un paysage de féerie en bénissant leur bienfaitrice. Il n'est pas sans intérêt toutefois de faire remarquer que Miss Masterson retire de la vente de ses lys un profit annuel de 25,000 dollars, soit cent vingt-cinq mille francs, net. Cette philanthropie est très bien entendue.

A Pâques, le lys est la fleur préférée, l'emblème du jour. Les églises et les temples sont remplis de lys; à l'intérieur et aux fenêtres les maisons en égayaient leur aspect coutumier; il en circule de tous côtés.

Tout le long de la Cinquième Avenue, principalement depuis Madison Square jusqu'au Central Park, et dans les rues aboutissantes, régulières et propres, où l'on a aligné tant de confortables palais, les marchés établis en plein vent viennent à Pâques faire concurrence aux fleuristes à superbes devantures.

Easter Lilies! quel ensemble gracieux de syllabes, dont la traduction: « Lys de Pâques » est impuissante à rendre le charme!

Easter Lilies! cela évoque en l'homme Anglo-Saxon de si limpides visions de jeunes filles, sœurs ou fiancées, qui ont des lys plein les bras; cela lui fait si bien voir les attitudes inoubliables, les sourires radieux avec lesquels les fleurs sont reçues, disposées, caressées, le blotissement amoureux de frais visages tout contre les beaux grands lys blancs.

A l'heure du réveil des villes, quand les premiers rayons qui miroitaient aux fenêtres hautes commencent à descendre rapidement le long des façades, les marchés aux fleurs présentent déjà un aspect très animé. Des messieurs à favoris imposants, de gros banquiers, des cercleux jamais de leur vie si tôt levés, des *business men* et des jouisseurs de toutes marques circulent, choisissent, achètent, font les recommandations pressantes au sujet des cartes à attacher et de l'heure des envois. Puis, viennent les bonnes dames qui ont « leurs pauvres » dont elles songent à embellir la journée; et, bientôt après, des légions de femmes du monde, suivies de bonnes ou de laquais, attirées là par la mode qui veut que l'on fasse ses achats de fleurs soi-même et surtout par le plaisir réel de marcher, dans la gaieté de l'heure, la fraîcheur des arrosages, au milieu de tout ce joli trafic.

C'est une coutume aimable que de se rappeler ainsi les uns aux autres, dès le matin, par un envoi de fleurs blanches. Il n'y a plus ici l'obligation de donner (et de donner beaucoup) qui fait souvent de Noël une corvée si pénible. A Pâques, le cadeau ne prétend qu'à la valeur que le cœur lui prête.

Le clubman, le *bachelor* endurci dans son célibat mais qui soigne sa réputation de *ladies'man* comme les cheveux qu'il lui reste, adresse une gerbe de lys aux jeunes femmes mariées chez qui il est le bienvenu à dîner et avec lesquelles, peut-être, il flirte du bout des lèvres et à fleur de cœur, sans que d'ailleurs le respect soit exclus de son admiration. De même le fiancé à la fiancée, l'amie à l'amie chérie, « *From May to Nellie, with love* », « *fondlest remembrance* ».

Ce jour-là ces choses sont assez sincères: le monde est bon, Fréquemment, d'autre part, la patricienne Miss May enverra



le même gentil souvenir à ses bons camarades de l'autre sexe, sans trop se préoccuper des conventions qui s'efforcent de prohiber quoi que ce soit dans ce sens. Et si le professeur de chant affecte au piano des attitudes très intéressantes, des regards « pleins d'âme », si le « cher maître » illustre, venu de Paris tout exprès pour broser des portraits de millionnaires à quelque peu surexcité l'imagination de la belle héritière par son cynisme aisé de parisien et l'air sûr de soi rapporté du boulevard, il y a lieu de croire qu'elle ne se gênera aucunement pour lui envoyer le petit rien et le billet que la fatuité du monsieur interprétera fatalement de travers; ce qui va donner lieu, soyez-en sûrs, à un regrettable malentendu dont il sortira tout surpris et plus sage — du moins connaissant mieux la libre miss d'Amérique.

Il est regrettable que l'usage s'étende peu à peu de faire à Pâques des cadeaux plus durables que ne le sont les bouquets : la simplicité et l'éphémère ont leur charme. Cependant voilà de petits candélabres d'argent, des petits bénitiers de nacre agrémentés de ciselures en métal précieux, des rosaires tout blancs, et des ivoires sculptés, et des livres de prières aux reliures distinguées — peau blanche estampée d'or, ou plein maroquin bleu. Presque tous ces objets conservent toutefois un caractère religieux, le je ne sais quoi de virginal qui semble dans l'esprit de tous appartenir à *Easter*.

Vers dix heures, les cloches épandent sur la ville des carillons pleins d'enthousiasme, les voix cristallines ou graves se mêlent, se dégagent et s'échappent en riant comme en des ébats d'esprits ailés qui joueraient dans les airs.

C'est l'appel à la grand'messe, au service solennel du jour.

Par les rues droites que le complet repos dominical fait paisibles et vastes les groupes commencent à cheminer vers les temples. Il sort des fidèles de toutes les portes : des hauts perons de pierre brune descendent les familles.

Cette multitude emplit les rues d'un endimanchement sans grand bruit; seules les cloches continuent à marteller leur joyeuse et vibrante musique.

Chez nous, la plupart des hommes vont très régulièrement à l'église aux dates prescrites, le plus grand nombre par conviction, je crois, les autres par déférence aux désirs de leur épouse ou pour le plaisir d'y accompagner une jeune fille qui les intéresse. « Voulez-vous me permettre de vous conduire au service demain, Miss Florence? » ou bien « *Tom, will you take me to church next Sunday?* »

Et le dimanche prochain, sans faute, le jeune ingénieur ou le jeune agent de change arrive, très soigné de tenue — chapeau diamant noir, redingote dernière coupe, pantalon rayé clair et tombant sans un pli comme sur la gravure.

Ils partent seuls, sans tutelle — les parents sont devant, viendront plus tard ou iront ailleurs. A moins de tout à fait mauvais temps, le dimanche matin on préfère marcher. C'est une promenade de délicieuse camaraderie avec, tout le long de l'avenue, les saluts, les joyeux *good mornings* échangés avec des voisins, d'autres couples, des connaissances du même monde qui s'en vont pareillement au temple méthodiste, à l'église épiscopale, ou à la cathédrale catholique, sans que de la différence des religions résulte aucun étonnement ou l'ombre d'un désaccord.

Et quand vous avez eu cette première joie d'accompagner ainsi une jeune fille d'intelligence ouverte et de haute allure, c'en est une autre très pénétrante que d'être assis ou agenouillé près d'elle et de suivre les mouvements adorables de sa dévotion; car rien n'est beau comme la beauté d'une belle jeune femme qui prie.

Le service de Pâques est le cri de joie du chrétien devant la résurrection, les orgues et les voix chantent le bonheur de la lumière et de la vie retrouvées. Et les paroles que prononce l'homme de Dieu touchent aisément les fidèles, car déjà les premières effluves de la saison nouvelle ont réjoui jusqu'au fond des êtres.

Une superstition curieuse des Américains c'est qu'à *Easter* on ne doit sortir qu'en vêtements neufs; il est entendu que cela porte bonheur. Pas une jeune fille, pas une jeune femme qui ne fasse longtemps d'avance des préparatifs extraordinaires, et il est bien peu d'hommes qui ne choisissent ce moment pour commander leur nouveau complet. Pour les femmes, d'ailleurs, qu'elles croient ou non au « *good luck* » qui doit s'en suivre, l'usage est aujourd'hui entré si profondément dans les habitudes qu'elles ne sauraient s'en dispenser sans humiliation.

Le problème se complique naturellement de toutes les émulations féminines, souvent féroces comme on sait. Il ne s'agit plus seulement d'avoir une toilette de printemps pour se rendre à l'église, mais encore d'éclipser la concurrence. De là une grande perturbation dans la vie usuelle : le chapeau de Pâques, la robe de Pâques, les bas, les jupons de Pâques, cela revient constamment dans les conversations tout le temps du carême, aussi bien dans les salons les plus *swell* qu'entre les longues lignes de métiers où triment les *factory girls* anémiées de travail et de faim. Les pères en sont harcelés... et les pauvres maris !

Ah ! pour celles à qui l'on fournit les dollars par chèques à trois zéros, de quoi en jeter follement, comme du blé aux poulés, c'est relativement simple : elles ont les conseils des spécialistes en renom, les importations de Paris, les dix toilettes commandées pour choisir. C'est un mois de courses, de consultations accablantes, oui; mais tout de même elles sont à peu près sûres de leur effet, les petites milliardaires. Pour les femmes de petits employés cela se complique : ici la nécessité de tirer parti de peu et de ne pas manquer son coup; et souvent aussi, hélas ! l'effort terrible à élever plus haut que soi. En Amérique, en France, voyez-vous, elles sont pareilles.

L'an dernier à la sortie de St. Patrick's Cathedral, je complimentais sur sa délicieuse toilette d'*Easter* la femme d'un avocat trop jeune encore pour les causes qui rapportent gros.

« Ne le dites pas, mais c'est une folie : voilà deux mois que nous nous privons de tout. » Elle me dit cela franchement, toute riieuse, comme une bonne espiègle vendant la mèche, mais elle disait vrai selon toute probabilité; pendant deux mois on avait rogné furieusement dans le ménage pour avoir à Pâques ce délicat chef-d'œuvre mauve d'un grand couturier. C'était cher. Et j'imagine qu'il y a, chaque année, peut-être bien deux cent mille cas semblables — rien qu'à New-York.

Mais où l'effort devient pitoyable et quelquefois tragique c'est dans les régions où les grandes filles vont à l'usine pour aider le père à nourrir les petits. Comme j'en ai vu des regards affamés de parure devant les étalages baroques des modistes de l'Avenue A ! Et comme les jours de Pâques où j'explorais le *East*

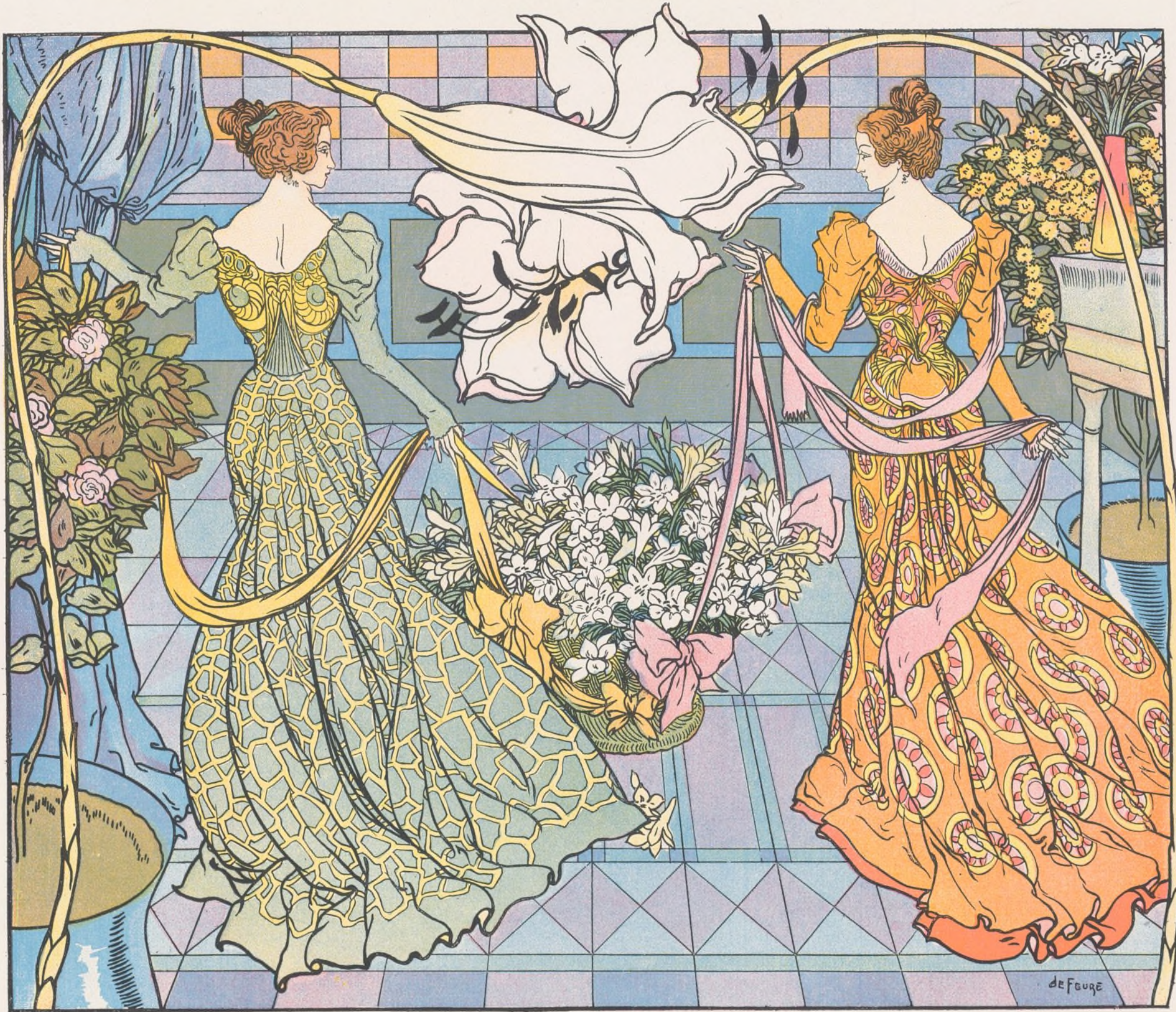
Side je me suis quelquefois attristé à suivre ces groupes de pauvresses en ballade qui exhibent avec une fierté navrante leurs chapeaux ignorants, leurs fagotages sordides — copies en étoffes bon marché de belles choses entrevues aux vitrines. Et il en a fallu des privations et des veilles pour acheter, ajuster tout cela!

Aux anciens jours de bohème besogneuse j'ai connu une petite chemisière de Wooster street dont c'était l'ambition de posséder une paire de gants. A la toilette traditionnelle qui renouvelle les dessous, le chapeau, la robe, pas moyen de songer; mais elle voulait pour la fête de Pâques une paire de gants, de vrais gants de peau, glacés, longs et fins. Déjà, trois années de suite, ce bonheur avait manqué: toujours un frère malade, une dette à diminuer pour prolonger le crédit, forçait la mère à raffler les économies. Cette fois encore elle allait être déçue; alors nous nous

mimes à trois pour lui offrir son rêve. Espérons que ce peu de neuf introduit dans son existence a fait enfin changer sa veine.

Les vieillards affirment qu'aussi loin que vont leurs souvenirs il a toujours fait beau à New-York le jour de Pâques. Maintenant on y compte, et de fait la journée est toujours magnifique,

Lorsqu'à midi par les larges portes grandes ouvertes on sort en troupe des sanctuaires, il se fait immédiatement sur les marches un grand froufrou de mondanité. Leurs devoirs accomplis, les chrétiens se sentent allègres et contents d'eux-mêmes, tout à l'exubérance du jour. *Ah! so glad indeed*, on échange de rapides admirations sur les toilettes, on condense les nouvelles dans l'espace d'une poignée de mains, et il se fait tout le commerce des petits bonjours et des sourires envoyés de loin.



Peu à peu la masse prend le fil de l'avenue et comme on sort en même temps de toutes les églises cela forme bientôt deux fleuves, l'un qui monte l'autre qui descend, défilés superbes d'hommes et de femmes distingués où passent tous les noms connus, toutes les puissances d'Amérique. Un petit tour d'une heure, entre le Waldorf-Astoria et le Park, le temps de voir, d'être vu, de respirer un peu le beau soleil avant le lunch. C'est la parade de Pâques sur la cinquième avenue, la fameuse *Easter Parade*, une des curiosités de notre métropole.

Ils sont là les rois du chemin de fer, et les messieurs à l'air jovial qui ont dans le Colorado les mines d'argent qu'on est périodiquement obligé de fermer pour ne pas faire tomber le métal à plus bas prix que le plomb, et les agioteurs fameux dont les décisions créent les paniques et qui secouent la Bourse comme un prunier quand ils jugent l'heure venue de ramasser quelques millions. Voici le petit jeune homme qui l'an dernier avait un moment réussi à accaparer tous les blés et à faire le monde crier famine; et le gentleman qui jongle si bien avec les cours du cuivre; et cet autre qui dicte le prix du sucre, le monsieur qui

par deux fois a acheté les Corps Législatifs pour être sûr des lois qu'il lui fallait. Celui qui a l'air si doux là-bas, et qui prête un intérêt si bienveillant à la conversation de ces deux fillettes, c'est Rockefeller; chaque lampe à pétrole qui brûle au monde lui paye un impôt à celui-là; il a des flottes, des villes entières, le chiffre de sa fortune fait frémir.

Et d'autres, d'autres encore... la plupart honnêtes et bons autant qu'intelligents et pleins d'énergie, malgré la légende.

Mais les femmes surtout sont à voir — Américaines belles et saines, les vraies reines qu'il fallait à cette aristocratie qui a su conquérir ses loisirs et son luxe.

Tout cela par un beau midi clair c'est un très beau spectacle. Ou ne saurait assurément rien trouver d'analogue à Paris. Il n'y a pas ici, comme à New-York, des quartiers interdits aux boutiques, affectés uniquement aux gens riches, où les hautes classes puissent se manifester librement dans la rue sans intrusion de bas peuple et de demi-monde.

HENRI DUMAY.

(Illustrations de De Feure.)

Pâques à Florence



ES vieux historiens florentins racontent que du dimanche de Pâques 1215, date l'ère des dissensions intestines; ce matin-là, un beau cavalier à éperons d'or, superbement vêtu, une guirlande de fleurs sur la tête, monté sur un cheval blanc, traversait le Ponte Vecchio; c'était Bueldemonti, Bueldemonti, le premier des Guel-fes, qui devait tomber un moment après frappé par la vengeance d'une faction ennemie.

Cette apparition conquérante, dans ce décor du dimanche de Pâques, ce jeune homme couronné de fleurs demeure comme le symbole même de ce jour d'allégresse. Cette terre est bien la terre de la résurrection; la tristesse et la pénitence ne conviennent ni à ce ciel ni à cette race, dont la foi est tout joie, espérance, triomphe; l'idée de la mort lui est odieuse et elle s'en détache avec empressement.

Le carême ici n'est point triste; pour en rendre les dimanches moins moroses, de petites foires, humbles et gaies, ont lieu successivement aux différentes portes de la ville. C'est la foire des *Furiosi*, celle des *Innamorati*, celle des *Signori*; tout un peuple content se presse autour des éventaires où se vendent des noisettes et de petites gaufres à la farine de châtaignes en forme d'hostie. Vers le soir, les lumignons s'allument dans des lanternes de couleur, des bruits stridents de sifflets où soufflent les enfants résonnent dans l'air léger, le vent fait tourner les moulins de papier, et l'aspect de l'une ou l'autre des places choisies pour la foire du jour est infiniment amusant; déjà le printemps soulève cette belle terre féconde et remplit les cœurs de sa sève bienfaisante, une bonne odeur de fleurs, de jeunesse est dans l'air, et l'on sent qu'il fait doux vivre.

Aussi, quand arrive la semaine sainte, la détente des esprits est grande, et toute la population attend avec impatience le premier jour qui parlera de résurrection, celui du jeudi saint; les maisons prennent à l'intérieur un air de netteté; il s'agit de les préparer pour la bénédiction.

C'est une des jolies coutumes de ce joli pays, elle est si aimable, qu'elle plaît même aux Anglais hérétiques et critiques qui viennent hiverner ici. Par ces après-midi limpides de la fin de mars ou du commencement d'avril, on rencontre dans les rues le prêtre précédé de l'enfant de chœur, qui s'en va de maison en maison, et chez le riche et chez le pauvre, jeter l'eau lustrale qui apportera avec elle la bénédiction du bonheur, car c'est le bonheur naturellement que chacun attend. Ce peuple occupé sans cesse de rêves, de présages, de signes de réussite, attache grande importance à l'intervention céleste, sous une forme aussi accessible. L'enfant de chœur porte en mains

le bassin de cuivre à panse arrondie, à anse légère qui contient l'eau consacrée; le prêtre est en surplis et en étole, le bonnet carré sur la tête: quelque clerc florentin à grands traits, l'air plus ou moins sensuel, bon enfant généralement et sans morgue. La religion ici ne se traduit pas dans un effort douloureux et triste: Dieu et ses mandataires se font petits avec les petits; c'est du reste cette simplicité qui prête aux manifestations religieuses leur caractère vraiment aimable et décoratif.

L'église la plus populaire à Florence, le sanctuaire par excellence, la source de toutes les grâces, celle où le peuple se rend toute l'année avec une ferveur qui ne fléchit pas, est l'église de l'Annunziata. Ce vieux sanctuaire, dont l'histoire couvre ses propres murs, fut fondé par sept nobles florentins qui y instituèrent l'ordre des Servites. Ils étaient certes, par leur illustre naissance, et leur extrême humilité dignes des faveurs spéciales qu'ils reçurent en partage. Dans ce pays d'art, ce fut d'une façon en harmonie avec le milieu que le miracle éclata.

Un peintre peu illustre apparemment, mais plein de ferveur, peignait pour cette église l'image de la Madone: il ne savait quels traits donner à la reine du ciel! Un matin, il trouva sa besogne faite; un ange s'était chargé de l'exécuter et depuis lors, cette image miraculeuse a tenu une place immense dans la vie florentine. Elle a eu part à tout, et depuis Pierre de Médicis qui fit ériger la chapelle où elle est détenue, jusqu'au plus pauvre facchino contemporain, la Madone de l'Annunziata avec son autel d'argent

massif, à la richesse extraordinaire et baroque, ses pierres fines, ses pierres dures, le rutillement de ses lampes votives, est une réalité bienfaisante et puissante. C'est là qu'il faut aller pour voir de près ce peuple florentin, qui blasphème comme pas une race au monde, et ne s'en souvient plus dès qu'il s'agit de prier sa Madone; ces gens qui se pressent de bonne foi et de bon cœur, pour vénérer le Dieu caché dans le tombeau, monument de fleurs et de lumières, n'ont pas meilleure mine que les humbles pêcheurs du lac de Tibériade, dont la vue certes ferait frémir nos Suisses. A San Spirito, dans le centre du quartier pauvre, l'ornementation du tombeau revêt un caractère plus clair. Dans une chapelle latérale sont exposés tous les accessoires de la Passion: c'est la croix, les clous, la couronne d'épines, la tunique sans couture, les dés des soldats romains, la lance, l'éponge imbibée de fiel, le coq qui chanta l'heure du reniement du Prince des Apôtres.

Toutes ces choses, dans une représentation un peu enfantine, sont figurées séparément et offertes à la méditation et à la dévotion des fidèles. Comme la place San Spirito est le lieu favori où s'ébattent en permanence les « monelli » du quartier, et que sur

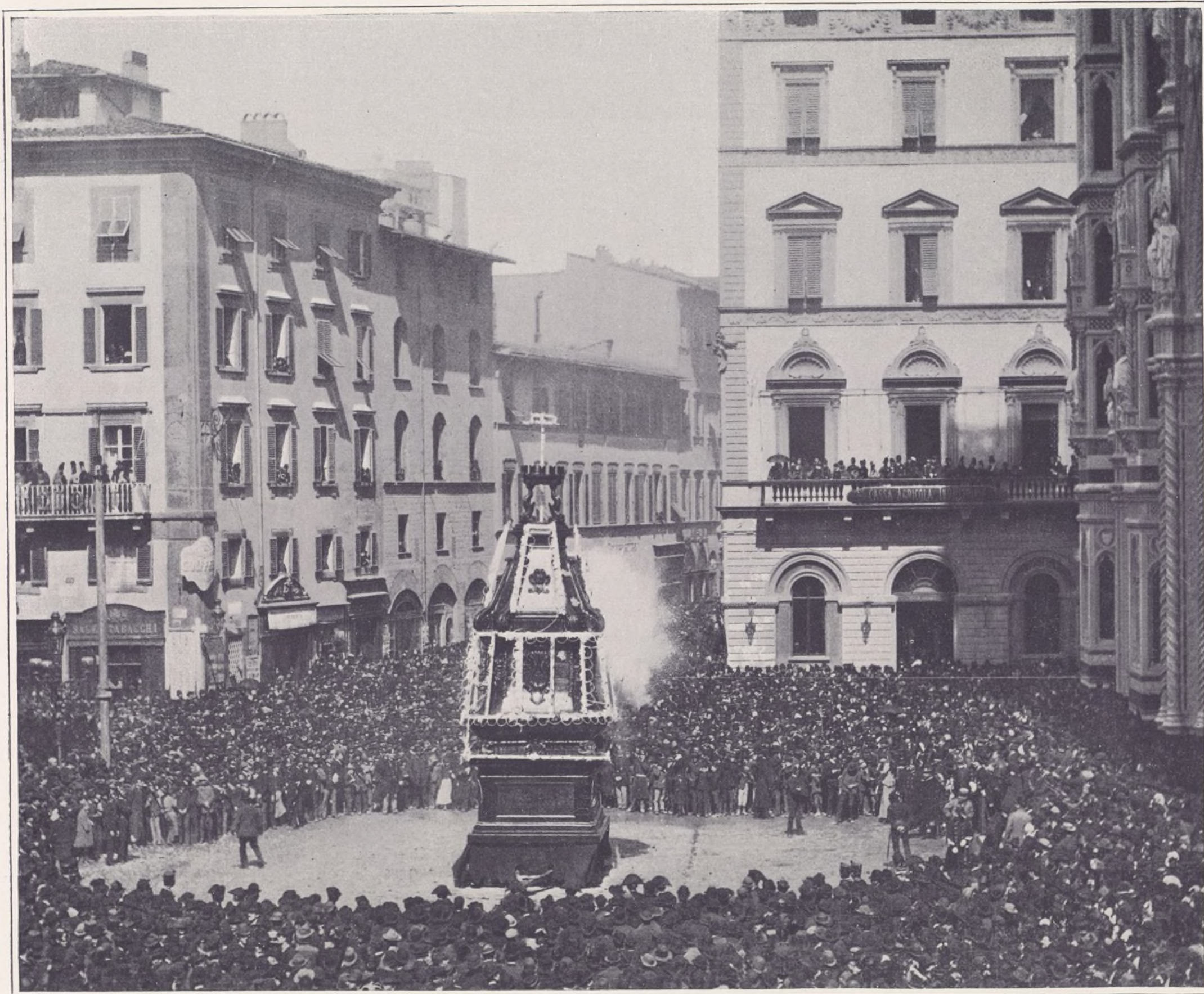


Glicé Altieri. LA SEMAINE DE LA PASSION A FLORENCE. — PRÊTRE ALLANT BÉNIR LES MAISONS.

les marches de l'église et à l'abri de ses contreforts, les commères du voisinage tiennent leurs assises journalières, ce tombeau est tout à fait en harmonie avec la foule qui viendra y prier et qui sera de cœur avec la madone désolée qui pleure des larmes rouges sur le corps meurtri d'un crucifié sanglant ; et, tout à l'heure, ton-

nera dans la chaire, un bon franciscain qui, par la seule répétition violente du nom sacré, remuera les entrailles de la foi profonde de tous ces êtres.

Mais c'est aux environs de Florence, à Grassina, petit bourg sur les bords de l'Ema, que se célèbrent en grande cérémonie les



G. Alinari.

LE SAMEDI SAINT A FLORENCE. — DEVANT LA CATHÉDRALE.

pompes du Vendredi saint, et quantité de Florentins et beaucoup d'étrangers en font le pèlerinage pour y assister.

L'heure fixée pour le départ de la procession est celle du coucher du soleil ; le petit bourg, animé d'une façon inaccoutumée ce jour-là, pour plus bel ornement de sa grand' rue, l'étal des bouchers, qui loin d'avoir leurs boutiques fermées, accrochent et ornent de fioritures, de papier découpé et éclairent à grand renfort de bougies, les agneaux immolés pour le jour de Pâques ; derrière toutes les fenêtres sont placées des veilleuses de couleur, qui, la nuit tombée, feront illumination. L'église est située sur une éminence qu'on atteint en traversant le pont infiniment pittoresque ; l'horizon est entièrement resserré par des collines qui s'estompent en nuances douces ; la procession qui va partir de l'église, gravira le flanc des collines par un sentier en lacets pour redescendre jusqu'à son point de départ ; dans l'église, où l'obscurité est presque complète, les femmes qui, tout à l'heure, vont suivre la procession, sont assises et causent entre elles à voix basse ; sur la petite terrasse, entourée d'un rempart de pierre, en face de l'église, les « soldats romains » armés et casqués, circulent en attendant le signal du départ ; car c'est un déploiement de costumes vraiment très frais et bien composés. La nuit arrive ; sur les murs bas des propriétés, les petites lampes à forme étrusque s'allument ; à d'autres fenêtres apparaissent des lampes à trois becs ; avec ordre la procession se forme, les premiers chants se font entendre, et la nuit tout à fait tombée, l'ascension commence.

Sur la route qui monte, on entend le bruit sourd et doux des sabots des chevaux des soldats romains qui ouvrent la marche ; plus bas, frémit la longue théorie des cierges que les femmes et les jeunes filles tiennent en mains ; des gamins portent des torches de résine ; s'élevant haut dans l'air, la croix noire et lourde portée par un pénitent blanc, est suivie de bannières sur lesquelles

figurent les instruments de la passion. Les pénitents rouges et des enfants vêtus de rouge aussi, viennent en chantant. Le dais noir qui surmonte l'image du Christ mort, monte et descend, va et vient selon l'inclinaison de la route et le mouvement de ceux qui le soutiennent ; les torches jettent leurs lueurs farouches sur ces images de mort ; un enfant porte l'échelle, un autre la tunique ; les jeunes filles vêtues et voilées de blanc, les femmes en mantille noire, marchent un cierge en main. Dans ce cadre merveilleux, c'est, dans sa gravité parfaite, un spectacle tout à fait saisissant ; les grandes collines violettes disparaissent noyées dans la nuit, mais le ciel clair laisse tomber une paisible clarté sur le long défilé ; sans un instant de répit, les voix s'élèvent ; on les entend encore que déjà les torches, les cierges et les taches rouges et blanches des robes des pénitents ont disparu dans un pli de la colline, pour reparaitre plus bas.

Pour tous ceux qui y prennent part, cette procession est un témoignage efficace de foi, doublement tel, depuis le tremblement de terre qui a failli détruire toutes les maisons de l'humble petit bourg. Vers neuf heures tout est fini, et les voitures qui ont été dételées reviennent prendre les pèlerins curieux qui rentrent à Florence.

Enfin luit l'aurore du samedi ; le silence des cloches, si tangible dans cette ville où elles résonnent constamment, va cesser. Dès le matin, le cardinal archevêque qui préside ces grandes fonctions, s'en va bénir les fonts baptismaux à San Giovanni. C'est un prêtre à allure magnifique que son Eminence le Cardinal Bausa archevêque de Florence ; il est dominicain comme l'était Savonarole, il porte sa robe blanche avec une dignité suprême ; brun de visage, avec des traits sévères et réguliers, la mitre en tête et la crosse pastorale à la main, le front un peu courbé, il traverse superbement l'église pavée de marbre ; les chanoines épais et lourds, mais faits pour la pesante et massive somptuosité des

vêtements sacerdotaux l'entourent : ils descendent les marches du Dôme, admirablement encadrés dans cette place qui, entre son campanile et ses églises, n'est en vérité qu'un parvis. La porte merveilleuse du Baptistère, cette porte aux ors palis, est ouverte ; le cardinal et le clergé pénètrent dans l'ombre douce du Baptistère, au milieu du recueillement ; les mystiques formules sont prononcées, puis le clergé, par le même chemin, rentre dans le Dôme. A chaque moment, la foule augmente et se resserre sur la place ; de toutes les campagnes environnantes, de tous les quartiers de la ville, de toutes les collines, le peuple arrive et descend afin d'être témoin de l'embrasement du *Carro*. Ce *Carro* (char) est une particularité toute florentine dont l'origine, comme presque chaque coutume locale, est extrêmement ancienne.

En 1088, un des premiers de l'illustre famille des Pazzi, dont l'origine se perd jusqu'aux Romains, assurent quelques bons auteurs, un certain Pazzo di Ranieri, s'en alla batailler en Terre Sainte ; il avait emmené avec lui plus de deux mille hommes d'armes ; et ils combattirent si bien que ce fut un des leurs, Bonaguai dei Bonaguai qui escalada le premier les murs de Damiette, et y planta l'étendard des chrétiens et celui de la République Florentine. En récompense de ces prouesses, Godefroy de Bouillon donna à Pazzo di Ranieri un morceau de la pierre du Saint Sépulture, et cette pierre sacrée, rapportée à Florence, était en grande pompe et aux sons des trompes, battue le samedi saint pour servir à rallumer le *lumen christi*. Pleins de reconnaissance pour un présent si insigne, les Florentins avaient fait parcourir à Pazzo di Ranieri, sur un char triomphal, les rues de la ville ; et, c'est en

commémoration de cet événement que la famille Pazzi, depuis des siècles, fournit le *Carro* qui doit raviver ces antiques souvenirs.

Le *Carro* est une immense machine, comme un gigantesque gâteau tout enguirlandé de papiers de couleur qui sont des pièces d'artifice, sur lesquelles rampe le « dauphin » des Pazzi. Trainé par des bœufs blancs couverts de bandelettes et de fleurs, il arrive sur la place, et s'arrête sur le grand espace vide entre le Dôme et le Baptistère. De la Via Cavour, de celle des Calzaioli amenant ceux de l'autre rive, la population débouche en foule, maintenue à distance respectueuse du *Carro* par les « gardie civile » en bicornes cocardés des trois couleurs. Dans l'intérieur du Dôme, rempli aussi d'un peuple inquiet de l'attente du moment espéré, la fonction religieuse se poursuit lentement. Tout à coup éclate le *Gloria*. Alors, de l'autel même, part une fusée en forme de colombe, rapide comme l'éclair : elle parcourt le long d'une corde la grande nef du Dôme ; les fidèles grisés par ils ne savent eux-mêmes quelle espérance, suivent des yeux le cours de son vol ; subitement, la colombe paraît sur la place, suspendue dans l'air ; une clameur l'accueille, elle fond sur le sommet du *Carro*, et en une seconde les pièces éclatent dans un fracas de flammes et de fumée. Au même instant, les cloches du campanile suivies de celles de toutes les églises de la ville, s'ébranlent dans une vibration triomphante et formidable pendant que se continue dans l'église le chant du *Gloria* dont les échos arrivent sur la place.

C'est une rumeur, c'est une poussée, c'est un éclat de vie qui secoue cette foule bariolée, et de toutes parts s'échangent des



Gliché Altieri.

LA SEMAINE SAINTE A FLORENCE.
SON ÉMINENCE LE CARDINAL ARCHEVÊQUE ALLANT BÉNIR LES FONTS BAPTISMAUX.

commentaires sur le vol de la *colombina* pendant que les pigeons couleur de nacre, hôtes habituellement paisibles de la place s'envolent éperdus.

Les Florentins célèbrent trois Pâques, celle de la Nativité, celle de la Résurrection ou des œufs, celle de la Pentecôte ou des roses. Mais c'est à celle de la Résurrection que s'échangent les

vœux affectueux et, avec la venue du printemps, ces formules ont je ne sais quelle saveur plus agréable ; tout le jour, un peuple gai et joyeux, se répandra aux Cascine sur les Colli, s'abordera sourire aux lèvres, en se répétant la même salutation :

« Buone feste ».

BRADA



LORENZO PEROSI

LA PASSION

3^e Partie. — Prélude.

LARGO

p

pp

p

pp

C. Dabuse fils
1889

The image displays a musical score for the opera 'Figaro Illustré', page 81. The score is written for a full orchestra and includes a vocal part. The instruments and their parts are:

- Corneo** (Horn): *leggerissimo* (very light), *rall.* (rallentando), *pp a tempo* (pianissimo at tempo).
- Oboi** (Oboe): *ppp* (pianississimo).
- Fagotti** (Bassoon): *pp* (pianissimo).
- Violoncelli** (Violoncello): *ppp* (pianississimo).

The score is set in G major (one sharp) and 3/4 time. The tempo is marked *allegretto*. The music features a variety of rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. The illustration on the left shows an angel with large, feathered wings, wearing a long, flowing robe, and holding a violin. The angel is standing on a cloud. The background of the illustration is a light blue sky with soft clouds. The overall style is that of a 19th-century musical score.



A SAINT PIERRE — CHAPELLE DU CHAPITRE. — LA DISTRIBUTION DES RAMEAUX

La Semaine Sainte à Rome

(NOTES D'UN VOYAGEUR)



Dimanche des Rameaux. — La Chapelle chorale, la Chapelle du Chapitre, celle où les Papes morts dorment leur sommeil jusqu'au transport dans le tombeau qu'on leur édifie; — le doyen du Chapitre qui remet à chacun des chanoines et des prêtres de la Basilique la palme traditionnelle.

Fi des palmes toutes simples, ayant seulement pour elles cette belle courbe flexible, si décorative aux mains des Martyrs des anciens âges, des palmes villageoises comme il en poussait du temps du Christ; cela n'a pas suffi longtemps au goût italien. Il y a fallu des enjolivements, des enrubannements, des recroquevillements, des enchevêtrements, des découpages; de bonnes Sœurs Camaldules se sont prises à en faire des chefs-d'œuvre, et il est impossible de distinguer à quelle flore bizarre appartiennent ces branches, convulsées étrangement, et qui semblent en sucre filé. On ne les veut point vertes, mais du jaune doux et pourtant brillant qu'elles prennent après la mort, non pas du jaune brunâtre et triste des feuilles qu'emporte un vent d'automne, ces feuilles que, même encore à l'arbre, décompose l'humidité des matins frileux. Elles ne seraient point tombées à leur jour, marquées et promises comme un fumier à nos terres sans fleurs; elles seraient demeurées éternellement vertes sans connaître les saisons rapides où s'accrochent, pour d'autres, l'éclosion et la chute. Coupées, et desséchées, et mortes, elles sont encore un feuillage, comme un feuillage du Pays des Fées, où la nature serait toute d'artifice; et cela met la seule note curieuse et rare dans le tableau dont le cadre seul est demeuré imposant, ces fleurs étranges,

blondes d'un blond de chevelure d'enfant, sèches et légères, — comme immatérielles.

La chapelle tout entière est envahie par des êtres mixtes, sans sexe, uniformément vêtus de costumes à carreaux, les femmes à casquettes pareilles à des grooms, grimpées sur leurs pliants, des clergymens, ça et là, tachant de noir le jaune brun uniforme des vêtements bariolés; une curiosité bousculante, une fureur de voir, une audace que rien n'arrête, un sans-gêne que rien n'intimide, la méprisante attitude chez ces bourgeois du Strand, tout imbus de la superstition royale, à l'égard des idoles romaines.

Par le monde, quelle place ils prennent, ces gens de train de plaisir, entrant par centaines, déballés par un guide qui leur crie une insupportable et ridicule explication, partout chez eux, car ils ont payé d'avance à l'entrepreneur qui semble avoir exproprié les villes à leur profit, ayant les bêtises lâches des foules, brisant des vases comme au Musée Campana, salissant tout un mur de leurs noms comme dans la Chambre des Doges, laids, sales, poussant par les villes leurs imbéciles théories, ayant droit par jour à une somme de monuments et de paysages comme à trois repas et un lit, ahuris et hébétés parce qu'ils sont nés ainsi, indiscrets et audacieux parce qu'ils sont nombreux et anonymes, ces êtres dont le regard salit ce qu'il regarde et après lesquels on a le dégoût de contempler les choses comme on serait dégoûté de boire dans leur verre; leur présence, tout un jour, voile d'un crêpe les chefs-d'œuvre; leur venue est un péril pour tous les musées, une honte pour tous les palais, une souillure pour toutes les églises! A Rome plus qu'ailleurs: ailleurs, c'est le penseur, l'artiste, l'écrivain, qu'ils troublent au passage et qui se replie sur soi à

leur contact; ici c'est le croyant, le fidèle dont ils usurpent la place, dont ils bousculent la prière, dont ils moquent la foi!

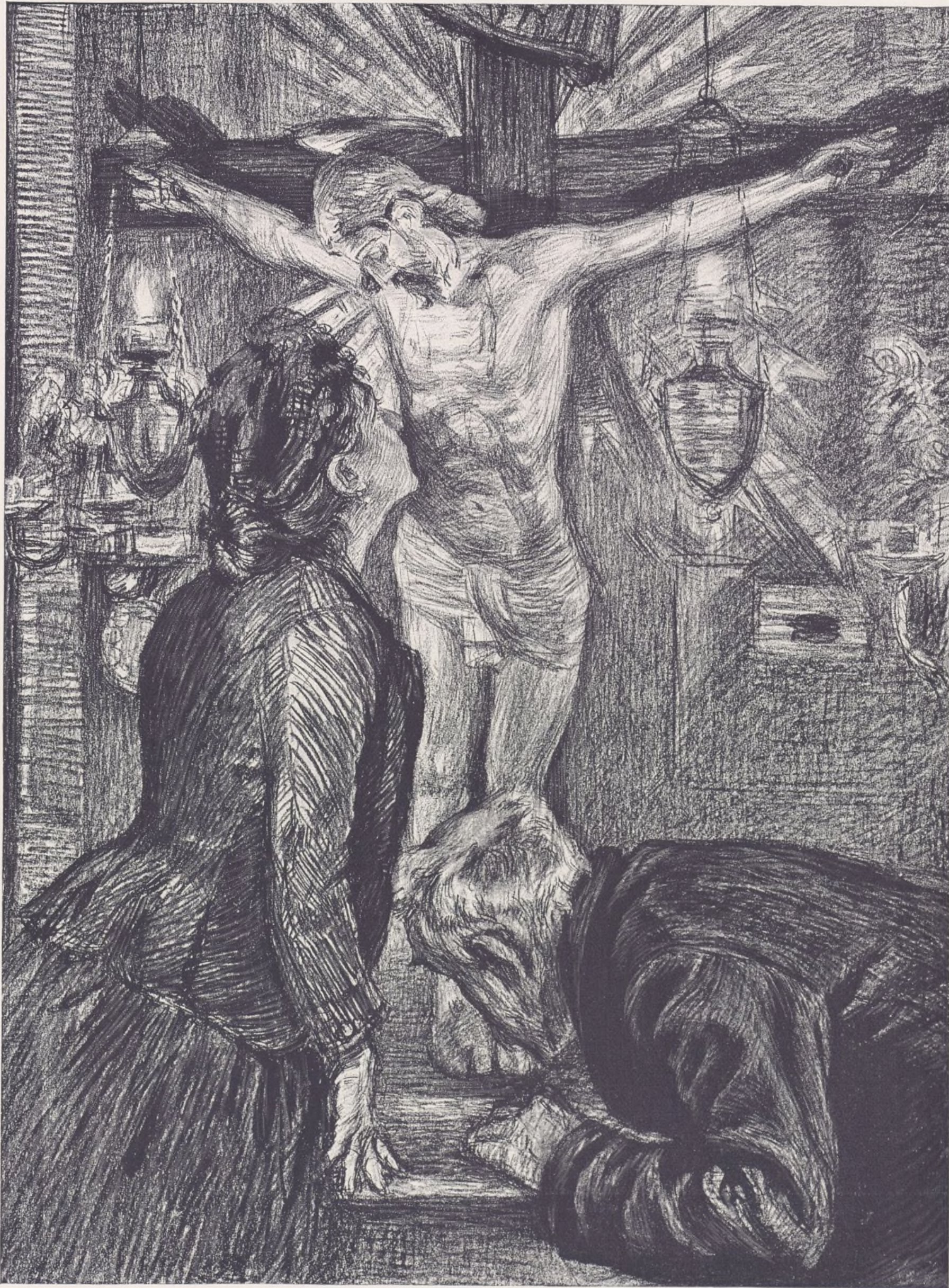
Lundi saint. — Retourné à Saint-Pierre. Peut-être, puisqu'il n'y a point, pour le Lundi saint, de cérémonie classée dans les guides, les gens des *Tours* laisseront-ils prier à Saint-Pierre? — Ils sont encore là : ils visitent. A quelque trente mètres du portique, le guide indique une raie en cuivre sur le dallage de marbre. Les voilà tous en chasse à la recherche de l'inscription. Ils l'ont trouvée; ils se penchent, ils regardent, ils déchiffrent : c'est ce qu'il y a de plus curieux à Saint-Pierre. Quelques-unes des dames à la casquette s'asseyent pour mieux voir, et le guide, fier, récite sa leçon. « Ici finit Saint-Paul de Londres, qui a de longueur 710 palmes ou 158 mètres 51 centimètres. C'est la plus grande église du monde après celle-ci; Sainte-Sophie de Constantinople n'a que 492 palmes, le dôme de Milan 606, le dôme de Florence 669. » Et, faisant danser les chiffres, il compte les 30 autels, les 148 colonnes, les 42 mètres de diamètre du dôme, les

132 mètres d'élévation; mais déjà on ne l'écoute plus; on a vu ce qu'on voulait voir; on sait ce qu'il faut penser de Saint-Paul. On s'en va.

A la sortie, errant à travers Rome, encore ces gens des trains de plaisir. Ils sont au Forum de Trajan, et le guide débite ses mensurations imbéciles : 42 mètres 87 de haut, 3 mètres 56 de diamètre, 182 marches, 43 petites ouvertures, 2,500 figures, comparaisons avec les diverses colonnes du monde entier, qu'on aune comme des cotonnades.

Mardi saint. — Dès les premières heures, foule à la Scala Santa. C'est loin; tout un quartier neuf, coupé à angles droits, a poussé entre Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran. Ces villas, qui, il y a vingt ans, mettaient un peu de verdure sur les pentes de l'Esquilin, la Villa Massimi, la Villa Altieri, la Villa Palombara, ont disparu, noyées dans les grandes maisons uniformes, jaunes ou grises.

A présent, c'est un tramway dans la Via Merulana, un tram-



L'ADORATION DU CRUCIFIX A SAINT-SAUVEUR IN THERMIS

way qu'emplissent à des jours, comme tous les tramways de Rome, des bandes de gens à gros instruments de cuivre, des Sociétés philharmoniques qui vont se jouer mutuellement

l'hymne de Garibaldi; c'est des maisons neuves grimpant à l'assaut de Saint-Jean, emplissant presque tout l'espace entre le Colisée, Sainte-Marie-Majeure et la Basilique. C'est des squares

comme la place Victor-Emmanuel, où déjà s'écroulent les bâtisses neuves à arcades de granit; c'est des places comme la place Dante, c'est tout un dédale de rues à demi construites : rues piémontaises qui, verticalement, immortalisent Emmanuel-Philibert, le comte Vert, le prince Eugène, le prince Amédée, le prince Humbert, la princesse Marguerite, tous les princes de l'almanach; et transversalement, Cavour, Manin, Gioberti, Mazzini, Rattazzi, Cappellini, Mamiani, Ricasoli, Cairoli, Bixio.

Par ces rues, aujourd'hui, sans se troubler aux étiquettes souveraines ou illustres, la foule vient : des campagnards, des bourgeois, des prêtres, la vieille Rome. Tous montent à genoux, disant à chaque marche un *Ave*, l'Escalier saint, les vingt-huit

degrés de marbre blanc qui, suivant la tradition, appartenaient au prétoire de Pilate et qui, placés par Sixte-Quint sous ce portique qu'il dédia au Sauveur, ont été, par Clément XII, enveloppés de bois pour les préserver de l'usure.

C'est une foi intime, c'est une dévotion qui n'est point jouée, c'est une espérance qui, à chaque marche gravie, rayonne plus sur ces visages de peuple. Pour cela qu'ils lui veulent prendre, que lui donnent-ils? Ombres pour ombres, celles-ci valent-elles celles-là, et si c'est superstition de monter à genoux les degrés qu'a tachés le sang du Sauveur, quelle superstition ouvrira ainsi aux petits et aux pauvres la perspective certaine du Paradis promis et, avec la patience de vivre, leur donnera la joie dans la mort?



AU VATICAN. — LA PORTE DE BRONZE. — SUISSE DE LA GARDE DE SA SAINTÉTÉ ET « CARABINIERE » DU ROYAUME.

Dans un autre endroit, même sensation plus intense encore, plus imagée, plus sensible, de la dévotion populaire, à ce petit oratoire de Saint-Sauveur in Thermis, tout près de Saint-Louis-des-Français, où toute l'année, après l'*Ave Maria* on récite le Rosaire, et où chaque jour on adore la Croix. Là, dans cette ancienne dépendance des Bains de Néron, point de marbres, point de tableaux, point de statues, rien du luxe habituel aux

églises. Une pauvreté que rendent plus sensible des petits *ex-voto* bon marché, des papiers découpés, des images d'un sou piquées au mur par une épingle, des diadèmes en zinc à la pièce; des deux côtés du Christ en bois, peint de couleurs vives, aux plaies sanguinolentes, des fleurs en papier défraîchi, dans des vieilles boîtes à sardines; au devant, deux petites lampes comme les enfants en ont pour jouer à la chapelle. Le soir, pour le Salut



SERMON A SAINT-LOUIS DES FRANÇAIS

Ayuntamiento de Madrid

solennel, des fleurs naturelles ornent l'autel : des quatre vases où elles trempent, un est une vieille bouillotte hors de service, un autre une cafetière démolie, le troisième une bouteille de champagne au goulot brisé, le quatrième un vase, un vrai vase, qui a eu des anses. La chapelle est toute pleine; nul n'y est pour voir ou pour être vu — car il y fait peu clair — mais pour prier. Une intime communion de pensée, de ferveur avec le prêtre; au Salut, là, les fiancés du petit peuple ont l'habitude de venir d'abord prier ensemble pendant le temps où la famille leur permet de se fréquenter : le jeune homme chante tous les psaumes et répond à haute voix aux prières; la jeune fille, prosternée, prie. L'office fini, l'un et l'autre ils baisent le haut Christ qui pleure son sang de crucifié, et le baiser de la jeune fille est plus long, plus appuyé, s'arrêtant aux larges taches de sang sur la poitrine, pénétré comme d'une pitié de femme pour l'homme mourant, d'une passion d'amoureuse pour le Dieu supplicié.

Mercredi Saint. — Si, jadis, le lundi et le mardi de la Semaine sainte étaient vides de cérémonies imposantes et seulement occupés par les Stations ordinaires aux églises et les dévotions particulières, le Mercredi Saint avait une part déjà grande dans les offices qui attiraient à Rome le monde entier. A la Sixtine

dans l'office, alternaient les parties de plain chant et les compositions d'Allegri; pourtant *Le Miserere* était généralement réservé pour le vendredi saint et celui qu'on exécutait le mercredi était de J. Baïni. Ce chant étrange et unique, on le retrouve à la chapelle cardinalice de Sainte-Marie-Majeure. Il est vrai que le



UN CHANTRE DE LA CHAPELLE SIXTINE. — LE PREMIER SOPRANO

cadre n'est plus le même, que la pompe est moindre, que dans l'immense Basilique le recueillement s'affaiblit, qu'on vient là plus au spectacle qu'à l'office, mais les chanteurs sont au moins là.

Ces Chapelains chanteurs « *Cappellani cantori* » de la chapelle pontificale sont au nombre de vingt-neuf, compris un directeur perpétuel qui bat la mesure, un maître, qui indique les morceaux à exécuter, un camérlingue, qui règle les intérêts matériels de la compagnie et un secrétaire pointeur qui note les absents et impose les amendes. Ils sont au moins tonsurés, célibataires, et portent constamment le costume ecclésiastique auquel ils ajoutent par privilège le *collaro* violet — c'est l'espèce de faux-col sur lequel se met le *collarino* ou col de chemise. — Aux chapelles et aux consistoires, ils ont la soutane et la ceinture de soie violette, avec la cotta et l'aumusse. En fait de privilèges ils ont celui d'un caveau spécial à la *Chiesa Nuova* où ils sont enterrés tous ensemble « pour que la mort ne sépare point ceux que vivants a joints la même mélodie. » *Soprani, contralti*, ténors, barytons et basses, ils sont nommés au concours. Seuls ils peuvent chanter devant le Pape et les cardinaux réunis en Chapelle ou en Consistoire, et il n'exécutent jamais que le chant grégorien ou de la musique dite « *alla Palestrina* » sans accompagnement d'orgue, en lisant les morceaux dans des livres entièrement copiés à la main. La tribune d'où ils chantaient à Saint-Pierre, tendue de drap rouge, close d'un grillage d'or qui les dérobaient à la vue de la foule, était adossée à un des piliers de la coupole. Les soprani chantant à la Sixtine étaient encore, il y a dix ans, au nombre de quatorze et « celui qui possédait la voix la plus fraîche et la plus exercée était, a-t-on écrit récemment, M. Moreschi, de Saint-Jean de Latran. La plume est impuissante à rendre la suavité pénétrante de cette voix puissante et souple, dont le timbre est plus pur que celui des belles voix féminines avec une ampleur et une vigueur bien supérieures. Le talent extraordinaire de M. Moreschi en fait le soprano le plus recherché. Parfois un peu de fatigue altère le timbre admirable de son organe, mais son style demeure incomparable. »

On peut penser que, avant qu'il soit longtemps on sera contraint, faute de soprani de renoncer, à Rome, à exécuter ces morceaux *alla Palestrina* si contestés par les amateurs de musique. On essaie, il est vrai, de former des soprani artificiels, mais il paraît qu'ils manquent toujours de force et de pureté dans l'émission vocale, que leur chant est nasillard et efféminé et qu'ils ne tiennent point le son. Ainsi disparaîtra avec une des curiosités de Rome, un scandale qui n'a pour se justifier que son ancienneté. Encore, il y a plus d'un siècle, Clément XIV l'avait formellement condamné, mais les arrêts de Clément XIV, même de plus solennels, n'ont pas eu longtemps leur exécution.

Le Jeudi Saint. — Vers cinq heures, le beau monde vient à Saint-Pierre, il y a un *Corso* et les gens de bon ton s'y promènent. On s'y rencontre, on s'y salue, on y bavarde, on y a sa société, son monde, ses attentifs; on y remarque les toilettes toutes noires, mais où l'on sait mieux encore se distinguer. Il y a des Anglais qui se poussent dans la chapelle des Chanoines où l'on chante Ténèbres, mais il n'est pas reçu de s'y faire voir. On n'élève pas la voix, mais sur toute cette foule causante plane un bruit confus, comme un ronronnement sous l'immensité des voûtes.

Après les Ténèbres, pendant que les Romains échangent leurs dernières politesses, la foule des touristes déserte la chapelle des Chanoines et se masse toute sous le dôme autour de la confession. Trois chanoines de la basilique vont faire l'ostension des insignes reliques. C'est d'une tribune, au-dessus de la colossale statue de Sainte-Véronique, entre les grands cierges allumés plus hauts que des hommes.

Un chanoine en étole et en gants rouges assisté de deux autres en surplis et en rochet, bénit successivement le peuple avec les reliques au centre et aux deux angles de la loge. Chaque ostension est annoncée par le son de deux clochettes; mais on ne voit pas, à peine si l'on devine le geste de la bénédiction.

Vendredi Saint. — Rien à la Sixtine ou à Saint-Pierre. Dans les églises, des sermons ou des chemins de croix. A Saint-Nicolas in Carcere, près du Théâtre de Marcellus, au fond d'une ruelle, dans l'encadrement de bâtisses du moyen-âge, là où des colonnes profondément enterrées, à base étrusque, jettent inopinément dans une église ou dans une maison, un bout de chapiteau ou un fragment d'entablement, là où la construction moderne s'est si bien encastrée dans la construction antique, s'y est si intimement agglomérée que tout de celle-ci subsiste au travers de celle-là, et que, dans l'étrange emboîtement des choses hétérodoxes, le plus vulgaire y est accolé au plus vénérable; dans cette église où une urne antique de porphyre vert donne pour ornement à l'autel des têtes de Méduse, où fut le Temple de la Piété filiale, et, dit-on, la Prison Tullienne, les braves gens du quartier, autour de la place Montanara, ont leur confrérie : et c'est des salumieri, vendeurs de cochonnaille et de poissons salés, de fromage et de mortadelle, des bouchers, des épiciers, tous les petits commerçants de ce coin populaire abrité sous le Théâtre de Marcellus, devenu plus tard

la forteresse des Pierleone, le Palais des Orsini et des Savelli, qui, décorent le tombeau, comme, aux jours de liesse populaire, ils décorent leur boutique de bouts de papier de couleur, découpés et festonnés en guirlandes, portent la croix et les chandeliers et font la procession.

A Saint-Louis, c'est le beau monde : on prêche en français et c'est de bon ton d'y venir, même quand on ne l'entend pas. Quelques équipages à la porte, et dans l'église quelques toilettes noires et assez élégantes. Rien d'ailleurs qu'on ne voie à Paris.

Samedi saint. — A Saint-Jean-de-Latran, où est toujours la station et où le Cardinal vicaire officie, les bénédictions du feu nouveau, de l'encens et du cierge pascal sont identiques à celles que le souverain pontife accomplissait avant le 20 septembre, mais, de plus, comme suppléant du Pape, l'administrateur du diocèse de Rome, remplit une des fonctions les plus intéressantes de son ministère : le Baptême des Infidèles. Au centre du baptistère de Constantin, presque aussi ancien que l'Eglise catholique elle-même est une urne antique en basalte où l'on descend par trois degrés. La procession vient de la basilique au baptistère, précédée du Cierge pascal : Ce sont les catéchumènes d'abord, chacun avec son parrain ou sa marraine. Puis les acolytes portant le Saint Chrême et l'Huile sainte ; enfin, après tout le clergé, l'Evêque célébrant entouré de ses ministres.

Le célébrant bénit l'eau du baptême, il la divise en forme de croix, il étend ses mains sur elle, il la touche, il fait trois fois sur elle le Signe sacré, il la répand vers les quatre parties du monde, vers les quatre fleuves que Dieu fit jaillir de la Fontaine du Paradis. Trois fois il souffle sur elle en forme de croix, trois fois il y plonge le cierge pascal ; enfin il y trace avec son souffle la forme de la lettre grecque *psi*, la première du mot « Psuchè » (Esprit). Quand un prêtre a aspergé l'assistance avec l'eau nouvellement bénite, l'évêque y répand l'huile et le Saint Chrême qu'il étend avec la main. On appelle les catéchumènes qui s'avancent un à un et dépouillés de leurs vêtements en la partie supérieure ; ils descendent les degrés de la fontaine, entrent dans l'eau, à portée de la main de l'officiant. Celui-ci reçoit de chacun la Confession de la Foi ; il étend sa main sur la tête du

néophyte, la plonge trois fois profondément dans l'eau de la fontaine et prononce les paroles saintes. Puis dans le Christarium il remet à chacun des nouveaux baptisés une robe blanche qu'ils revêtent dans des tentes qui leur ont été préparées et où ils changent de vêtements.

La fonction commencée à six heures du matin, n'est point terminée à deux heures de l'après-midi.

Pâques. — Près de ce qu'on voyait jadis, comment dire ce qu'on voit à présent ? Quelque office dans la Chapelle des Chanoines, des chants et une foule. Cette foule, ce n'est plus celle qui venait au Corso, à Saint-Pierre, de quatre à six heures, pendant les derniers jours de la Semaine Sainte. Elle est du peuple, elle arrive de tous les environs de Rome, croyant que, par quelque miracle, elle va, comme aux jours anciens, voir s'ouvrir la Loggia de Saint-Pierre, en tomber les draperies de velours et apparaître dans le noir, sur les épaules des Bussolanti, le Prêtre Blanc. L'idée que cela arrivera, que cela doit être, continue à hanter les cerveaux confus : même, à vrai dire, en beaucoup, il s'est fait un mélange de l'idée unitaire acquise et du respect ancien pour le Pape. Si profond que soit l'abîme qui, depuis 1848, s'est creusé entre la Papauté et l'Italie, la tradition est si puissante, la religion, quoique on ait tenté contre elle, a des racines si loin poussées, qu'au fond de tout esprit Italien qui a quelque portée ou qui simplement consent à suivre ses instincts, se trouve une singulière passion pour ce qu'on a appelé la *Conciliazione*, c'est à dire l'établissement d'un *modus vivendi* qui permette au Pape de résider à Rome avec dignité. Si, depuis quinze à seize ans, les sectaires n'avaient point tout fait pour enrayer ce mouvement en accumulant les obstacles, en élargissant les difficultés anciennes, en créant de nouvelles, qui sait où il eût conduit ? Mais, si les parlementaires et les politiques en ont rejeté le projet ou en ajournent l'exécution, elle demeure dans le peuple, non pas précise et formulée, mais à l'état d'une de ces espérances, chaque jour reculées, qui donnent aux petits les meilleurs joies de leur vie. Aussi, sans se préoccuper de l'incohérence de certaines idées qui devraient les frapper, viennent-ils là tout simplement attendre que le miracle se produise. La vieille maman de la campagne,



LES VOYAGEURS ANGLAIS DEVANT LA COLONNE TRAJANE

au bras de son fils, bersagliier dans un des régiments en garnison à Rome, est toute brave de promener et toute heureuse d'espérer, sans se douter que c'est justement cela dont elle est si fière qui empêche ceci d'arriver. Et depuis la mort de Pie IX, chaque année c'est ainsi. Le jour de l'Exaltation de Léon XIII, c'était bien autre chose : l'immense place de Saint-Pierre était pleine, pleine aussi la Basilique. Le Pape allait-il monter à la Loggia, donner la bénédiction au dehors ? Cela ne faisait point doute, cela allait être. Aux gens du peuple qui le croyaient par instinct et par besoin d'imaginer des solutions heureuses et conformes à leurs désirs, se mêlaient les politiques transigeants qui pensaient

trouver en Pecci un pape à eux. Dans la Basilique, les intransigeants défendaient leur cause, démontraient qu'une telle manifestation était impossible. ne quittaient point des yeux la Loggia intérieure et, tout en protestant, commençaient à douter tant l'ardeur de la foule était entraînante, et à s'inquiéter tant l'attente se prolongeait. Ils eurent enfin gain de cause au bout d'une heure. Mais le peuple attend toujours et, dans sa joie traditionnelle, dans sa croyance survivante au rêve encore déçu, dans le gourmand désir du repas pascal préparé, de l'agneau rôti, des œufs bénits, de la colombe en sucre tenant au bec un rameau vert, lorsque, déjà consolé et reportant ses espoirs à l'an prochain,



LE ROI A LA PORTE DU PEUPLE

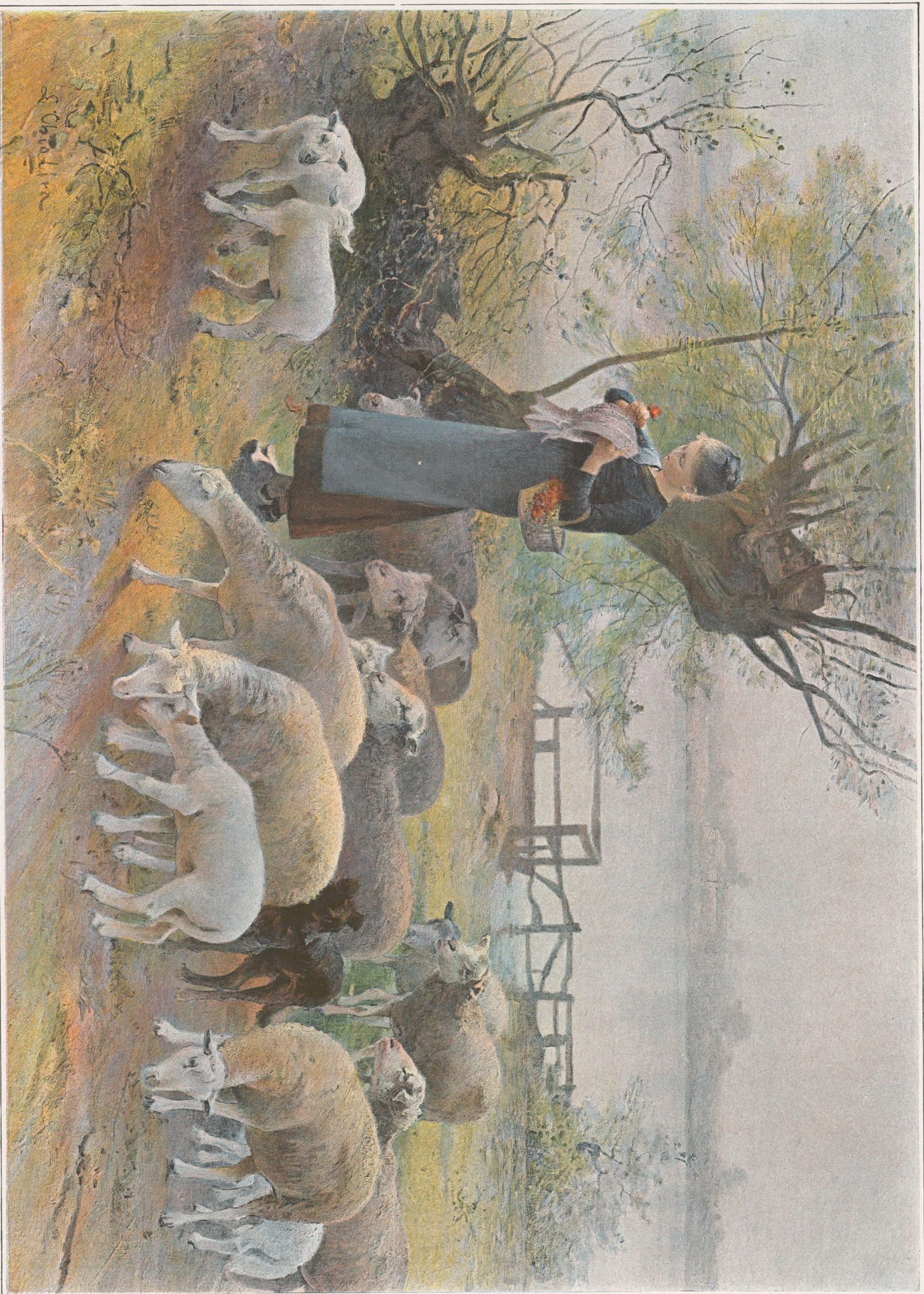
après avoir passé le pont Saint-Ange, il débouche dans le Corso, il ne comprend pas ce qu'est cette voiture qui vient sur lui avec des chevaux à grande allure et, dedans, cet homme à grosses moustaches blanches qui, à bout de bras, mécaniquement, sans prendre un repos, sans savoir qui le salue et sans le voir, tire son chapeau haut, de feutre noir, d'un geste sec et brisé qui constamment se répète. Ni cris, ni vivats, ni enthousiasme ni

dévotion, à peine quelques feutres levés, plutôt une gouaillerie aux deux laquais rouges, serrés à l'anglaise en leur habit à courte queue, figés au siège de derrière en une immobilité de Musée Tussaud. Cela qui passe, allant vers la porte du Peuple, c'est pourtant la bénédiction du Quirinal.

FRÉDÉRIC MASSON.

(Illustrations de Paul Renouard.)

L. CHIALIVA



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

PREMIÈRES FLEURS

Copyright 1899 by Jean Bussard, Monzi, Bussard & Co.

Typographe GOUTIL, Paris.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1899.



LE DÉPART. — ESTAMPE DE OUTAMARO

Les Fêtes des Fleurs au Japon

Les Dieux s'en vont, même au Japon, mais, lorsque les derniers vestiges de la poétique idolâtrie de l'Extrême-Orient auront disparu, il restera aux Japonais le culte des fleurs et des plantes — telle une religion naturelle, douce et spontanée.

Si peu du reste qu'on soit au courant de l'art japonais, on se rend compte de l'importance de la fleur comme élément de décoration, sous toutes les formes. Dans le costume, elle s'épanouit sur les brocards admirables, sur les satins précieux, que n'ont pas remplacés avec avantages les mornes Elbeuf et les ternes cheviots empruntés à l'Europe par le Japon moderne. Elle brille sur les poteries, soit sous ses apparences réelles et exprimée par les tons les plus éclatants de la palette, soit simplifiée, interprétée sous forme de schéma géométrique des plus élevés comme conception graphique. Jusque sur les armes de guerre, la fleur s'incruste en or, en argent, sur le pur acier, sur le fer grassement forgé comme une cire modelée des gardes de sabre. Ou bien encore elle apparaît en caressantes et subtiles dorures parmi le mystère profond des laques. Les plus grands maîtres, non seulement l'ont introduite dans leurs compositions, ont exprimé toutes ses délicatesses sur leurs kakémonos, mais encore l'ont étudiée exclusivement, avec amour, avec une admiration profondément attentive, en des albums spéciaux où sa vie propre, sa texture, ses sentiments, serait-on

tenté d'écrire, sont pénétrés d'une façon merveilleusement subtile et savante. Comme l'art doit être considéré avant tout

comme l'expression supérieure de la vie, un art où la fleur tient une si grande place est celui d'un peuple qui ne la considère pas seulement comme un amusement, ou encore comme un objet de satisfaction des sens, mais comme la plus belle chose que la nature offre à l'homme, comme une chose d'essence supérieure, une chose très grave, quasi-sacrée. L'examen même des mœurs et des coutumes montre l'exactitude de cette déduction. Les noms de femmes sont pour la plupart des noms de fleurs ou des dérivatifs de ces noms. Beaucoup de jeux, de cartes ou autres, sont des combinaisons où la fleur prend une part active. Enfin, l'arrangement des bouquets, le traitement de la fleur, en vue de l'embellissement et de l'édification de la demeure privée, constitue une part extrêmement importante de l'éducation. Dire les poètes qu'elle a inspirés, le tribut que la littérature lui a payé, ce serait, même en un bref sommaire, de quoi emplir ce journal. Il suffit d'avoir signalé, par quelques exemples généraux, combien étroitement la fleur se mêle à l'agrément comme à l'utilité, aux distractions comme aux préoccupations les plus nobles et les plus profondes de l'esprit Japonais.



L'ADMIRATION DES FLEURS. — ESTAMPE DE KIONAGA

La nature a d'ailleurs favorisé ce culte de la fleur au Japon. Le climat, dans son ensemble, est doux, tempéré, et la fertilité du



LA PROMENADE. — ESTAMPE D'OUTAMARO.

sol se prête à une exceptionnelle luxuriance de la floraison. Mais n'est-ce pas déjà très rare qu'une nation, qu'une race, s'aperçoive des beautés qui sont sous sa main et les apprécie ?

Comme les Japonais ont poussé très loin le raffinement dans la célébration de leur culte envers les beautés naturelles, il ne manque pas de prétextes à ces fêtes de fleurs. Il s'en célèbre à peu près toute l'année, des fêtes d'inégale importance sans doute, mais qui se succèdent d'une manière si continue que le calendrier de la fleur est en même temps le calendrier des fêtes.

Sans entrer dans le détail et la discussion de ces diverses réjouissances, il suffira d'énumérer les différentes fleurs qui fournissent des occasions de promenades, de fêtes, de rêveries, au

Japonais d'aujourd'hui tout comme à ses grands ancêtres : c'est la fleur du prunier et du pêcher, c'est la fleur de la glycine, de l'hibiscus, du camélia, de l'azalée, c'est l'iris, le lotus, et c'est jusqu'à la feuille de l'érable et de quelques autres arbres, des feuilles qu'on aime et qu'on traite comme des fleurs.

Certaines de ces fêtes sont des plus caractéristiques, ainsi celle de la fleur de pêcher, qui est la fête des jeunes filles et des petites filles et, par suite, la fête des poupées. On en voit de toutes formes et de toutes sortes, et, certain jour, a lieu dans les maisons le grand banquet des poupées présidé par des « mères » souvent guère plus grandes qu'elles. De même, lorsque l'iris fleurit, c'est la fête des garçons, et ces jours-là, on voit s'élever



LA COLLATION. — ESTAMPE D'OUTAMARO.



JEUNE FILLE ACCROCHANT DES POÉSIES DANS LES ARBRES EN FLEURS

Estampe de Toyokouni

dans les airs des centaines de ballons en papier, de cerfs-volants bizarres, aux couleurs les plus vives, et représentant toutes sortes de chimères, de tigres, de poissons, etc. Cela donne aux rues l'aspect le plus curieux et le plus joyeux.

Mais, de beaucoup, les deux fleurs — et par suite les deux fêtes — les plus importantes de toutes, ce sont les fleurs du cerisier et du chrysanthème.

C'est indescriptible, l'enthousiasme qu'excite l'apparition, en avril, de la fleur du cerisier, la fleur par excellence. Elle inspire les fêtes les plus brillantes, comme elle pare la nature des plus éblouissants spectacles. Les jardins de Tokyo apparaissent alors couverts d'une neige rosée, infiniment éclatante et caressante au regard, qui met ce peuple en joie, fait naître en son cœur les sentiments les plus intenses, les plus instinctivement poétiques et en même temps les plus fraternels.

Le peuple se prépare à cette fête, véritable *Pâque fleurie* de l'Empire du Soleil levant, dans le recueillement pendant une période d'environ quarante jours : « Au mois de Mars 1873, écrit M. Bousquet, dans son remarquable ouvrage, le *Japon de nos jours*, faisant une excursion à quelques journées de Yeddo, je m'étonnais de ne pas obtenir d'œufs dans un premier, puis dans un second village; j'appris à la fin que Fudo-Sama, patron de tout le district, était en villégiature à Yeddo pour quarante jours, et que tous les œufs du pays devaient lui être portés sans exception. Voilà un carême bien rigoureux qui, par une coïncidence bizarre, tombe juste à l'époque du nôtre. »

Le Japon, pendant cette période, a aussi ses offices, ses dévotions et ses stations; tel sermon de bonze pourrait servir de modèle d'éloquence sacrée à nos révérends pères : « Le sort de l'homme est incertain, dit l'un d'eux, il court sans cesse hors des routes tracées. Pourquoi aller admirer les fleurs et vous enivrer de leur beauté? A peine rentrés, vous sentez toute l'inanité de vos plaisirs! Pourquoi toujours désirer? Vous voulez voir ceci, vous voulez voir cela; vous voulez manger des mets recherchés, porter de beaux vêtements, vous passez le temps de la vie à souffler vous-mêmes sur les flammes qui vous consomment. Il est écrit : J'ai été amoureux des fleurs, elles se sont épanouies et desséchées, ô tristesse! A votre tour songez à cette terrible pensée : combien les volubilis ont de brillantes fraîcheurs et cependant l'espace d'un matin ils ferment leur corolle et se flétrissent. »

On trouvera peut-être que ses pensées et ces moralités un peu graves contrastent austèrement avec l'idée qu'on se fait d'une telle fête. Mais chez nous aussi, les vieilles fêtes (et encore actuellement dans les provinces, les *Pardons* en Bretagne, etc.) ont toujours été et sont encore précédées de cérémonies religieuses et de sermons où le prêtre prêche toute les vertus, y compris la sobriété, sans que la fin de la journée en soit plus édifiante.

Ce qui ajoute une importance, un prix, un caractère sacré aux fêtes des fleurs, c'est qu'elles remontent aux temps les plus lointains de la civilisation japonaise. Les annales en fixent

l'origine vers le VIII^e siècle, époque où elles auraient commencé à être célébrées dans les jardins des palais impériaux. Le *Genji Monogatari*, ouvrage écrit au X^e siècle par Mourasaki Shikibibou, donne des détails très circonstanciés sur ces fêtes et leurs rapports étroits avec la poésie nationale.

La noblesse était dépositrice de la littérature, des raffinements les plus élevés de la poésie. Aussi les fêtes de fleurs au Palais étaient-elles principalement des fêtes littéraires. Les invités se réunissaient dans les jardins, à des places déterminées par une étiquette spéciale, et là, la contemplation de la fleur devait suggérer le morceau littéraire le mieux approprié, sentence, poème, etc. Puis chacun écrivait, de sa plus belle main, sa poésie, et soumettait aux juges son autographe. Ces fêtes duraient la plus grande partie de l'après-midi et étaient suivies d'un grand dîner officiel, parfois de représentations théâtrales et de danses, mais toujours soumises à un cérémonial, et où la gaieté, qui n'était point forcément bannie, ne devait pas cesser un moment d'être châtiée.

Gaieté calme et sincère, car elle prenait sa source dans une profonde satisfaction du cœur et dans la riante paix des mœurs primitives.

Les poésies les plus remarquables inspirées par ces fêtes aristocratiques nous ont été conservées; on en trouve de très nombreuses dans deux recueils, le *Manyô* et le *Kokinshû*.

Aujourd'hui les fêtes florales au Japon sont plus bourgeoises et moins exquises. Les filles et les garçons, à peine sortis de leur prime jeunesse, recherchent dans la bibliothèque paternelle les recueils poétiques. Ces poésies, de vrais motets courts et sentencieux, sont tracées sur des bandes de beau papier qu'on accrochera aux branches des arbres en fleurs. Et pendant que la ménagère découpe en tranches géométriques le homard, le saumon fumé et arrange soigneusement les provisions dans un panier de laque noire, les enfants se préparent à leur tournoi poétique.

L'aube les trouve sur pied; les jeunes filles ont passé la nuit la tête appuyée sur un véritable instrument de torture, pour ne pas déranger leur coiffure.

Jadis, au beau temps de Outamaro et de Kyonaga, tendres nuances; aujourd'hui on verrait avec étonnement les « smart » de Tokio partir à la fête des fleurs coiffés d'un haut de forme, serrés dans une redingote, et pantalonnés de clair. Mais fuyons ces atrocités contemporaines et figurons-nous les Japonais tels que les grands imagiers du XVIII^e siècle nous les ont fait connaître. Soyons ainsi reconnaissants à Outamaro, lequel dans son intéressant volume sur *La Nature argentée* nous en offre des scènes, celles-là mêmes qui illustrent cet article, et où sont évoqués devant nous les temps si regrettés de la renaissance artistique japonaise.

X.



LE RETOUR. — ESTAMPE D'OUTAMARO